

Maimai

Aki Shimazaki

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Aki Shimazaki

Maïmaï

KOJIMA

LEMÉAC/ACTES SUD

Copyright

LEMÉAC

ISBN : 978-2-7609-1310-3

Dépôt légal : 4^e trimestre 2018

ACTES SUD

Dépôt légal : Avril 2019

ISBN : 978-2-330-11607-1

Normalement, Mina me répond en quelques heures. J'ouvre mon portable et vois un seul nom : Y. Shimizu. C'est ma grand-mère, que j'appelle *Bâchan*⁽¹⁾. Je m'étonne, car elle ne m'écrit presque jamais. Dès que je lis son message, je me fige. « Maman est morte. »

Quoi ? ! Paralysé, je fixe ces trois mots.

Je ne sais pas combien de secondes ou de minutes sont passées. Enfin, je reviens à moi. Je m'inquiète pour *Bâchan*. Paniquée, elle a dû perdre son calme et n'a pas pu ajouter de détails. D'ailleurs, elle n'est pas encore habituée à son appareil. Je note qu'une heure s'est déjà écoulée depuis que j'ai reçu son message. Je dois lui répondre, mais ma main tremble. Je respire profondément et tape enfin : « J'arrive tout de suite. Tarô ».

En toute hâte, j'enfile un t-shirt et un jean. Saisissant mon sac à dos, je me précipite hors de l'appartement et cours vers la rue principale. Les trottoirs mouillés réfléchissent la lumière du soleil brûlant. Je suis déjà en sueur.

À mon signe, un taxi s'arrête devant moi. La portière automatique s'ouvre et je monte gauchement. Je me sens mal à l'aise, car je n'utilise ce transport que rarement. Climatisé, l'intérieur est très frais. Les couvre-dossiers blancs empesés sont impeccablement propres. Cette couleur évoque pour moi un linceul. Le chauffeur d'âge moyen se tourne vers moi. Ses gants sont aussi tout blancs. Je suis le mouvement de ses lèvres.

— Où allez-vous ?

De mon sac, je sors mon carnet de notes et écris l'adresse de ma mère, que je lui montre. En lisant, il me pose une autre question que je comprends également :

— Vous ne parlez pas le japonais ?

Mes cheveux châtain et mes yeux bruns. Il croit évidemment que je suis un *gaijin*. Je griffonne ma réponse : « Je suis Japonais, mais je suis sourd-muet. Dépêchez-vous, s'il vous plaît. C'est urgent ! » Le chauffeur devient embarrassé. Sans ajouter un mot, il se met en route.

Par la fenêtre, je regarde le ciel entièrement dégagé. Au loin resplendit un arc-en-ciel. Rouge, orange, jaune, vert, bleu. Ses

couleurs vives me rappellent les fleurs d'hortensia, que je peins souvent, surtout pendant la pleine floraison. Captivé par ce spectacle de la nature, j'oublie un moment le sérieux de la situation.

Je me répète : « Maman est morte ? Comment est-ce possible ? A-t-elle eu une crise cardiaque ? »

J'ai vu ma mère il y a à peine une semaine. C'était lundi, jour où elle ferme sa librairie d'occasion. Elle était venue visiter la bibliothèque de mon quartier, une des plus grandes de la ville. Nous avons déjeuné dans un restaurant familial tout près de mon appartement. Je n'ai remarqué chez elle aucun problème de santé. Au contraire, elle avait de l'appétit : elle a mangé du riz, une soupe, une salade, une côtelette de porc et des légumes sautés. Je lui ai parlé de mon tableau récemment acheté à bon prix par un collectionneur bien connu. Contente, elle m'a posé des questions sur mes activités artistiques et ma vie en général. Je lui ai répondu que tout allait bien. Avant de me quitter, elle m'a demandé : « À propos, tu n'as pas encore de petite amie ? » Je lui ai donné une réponse évasive.

Maman aimait beaucoup fumer et boire. Elle avait contracté ces habitudes au début de la vingtaine. Elle n'a jamais cessé de le faire, sauf pendant sa grossesse – je suis son unique enfant. *Bâchan* l'avertissait du danger, mais sa réplique était toujours pareille : « Pour moi, mieux vaut mourir qu'arrêter. »

Après chaque repas, ma mère grillait plusieurs cigarettes sur le balcon ou dans notre petit jardin. Elle tirait des bouffées, le regard tantôt pensif, tantôt absent. Son geste était naturel et élégant. Je ne connaissais personne d'autre qui puisse fumer de façon aussi picturale. Je faisais des croquis de sa pose digne. *Bâchan* se fâchait contre moi : « Ne l'encourage pas ainsi ! » Pour l'alcool, maman préférait l'eau-de-vie et en buvait en lisant le soir dans sa chambre. Je craignais qu'elle n'ait un jour un cancer du poumon ou du foie. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle meure si tôt... Elle avait cinquante-huit ans.

Cuisiner l'ennuyait. C'est *Bâchan* qui nous préparait des repas sains et délicieux. Quand celle-ci était absente de la maison, maman faisait livrer des plats à domicile.

Étant le soutien de la famille, ma mère travaillait fort à sa librairie, ce qu'elle a fait jusqu'à hier. Elle l'a ouverte il y a vingt-deux ans. Surtout scientifiques et souvent rares, ses livres étaient chers. Malgré tout, elle avait une clientèle fidèle, comprenant des universitaires et des collectionneurs. Sa boutique était toute sa vie et elle y était irremplaçable. Elle était elle-même une lectrice insatiable.

Le soleil brille dans un ciel bleu clair sans nuages. Je me sens bizarre. Maman a quitté ce monde par un temps si beau ? Je revois

son profil. Un instant me vient en tête son unique poème, à ma connaissance.

« *Maïmai, maïmai*,
Où vas-tu si lourdement ?
Que portes-tu dans ta maison si grande ?
Un chagrin ou un fardeau, ou bien les deux ?
Ah, tu ne peux qu'avancer, comme la vie !
Bon courage, *maïmai* ! Adieu ! »

Elle m'a récité ce poème alors que nous observions un escargot dans le jardin. J'avais environ sept ans. Je ne comprenais pas bien la signification de ces mots, « chagrin » et « fardeau ». Malgré tout, je me souviens bien de notre conversation à ce moment-là.

Je pose des questions à maman :

— L'escargot déménage dans une autre maison comme le bernard-l'hermite ?

Elle secoue la tête.

— Comment fait-il sa coquille ?

— Il naît avec elle et la garde toute sa vie.

Je suis surpris :

— Il naît avec ça ?

— Oui.

Les cornes du mollusque sont tout étirées. Maman les touche et elles se rétractent immédiatement.

— Si sa coquille est cassée, que lui arrive-t-il ?

— Il se dessèche et meurt, malheureusement.

— Il a besoin de cette coquille pour survivre ?

— Oui. Il n'est pas comme un bernard-l'hermite.

Elle se tait un moment et ajoute :

— Qui voudrait porter le fardeau d'un autre ? Chacun a déjà assez du sien.

Le taxi s'arrête devant la librairie Kitô. Derrière la vitrine pend une plaque de bois : « Jour de fermeture ».

Le chauffeur se tourne et m'indique le taximètre de sa main gantée

blanche. Son geste est poli, mais il a toujours l'air mal à l'aise. La portière automatique s'ouvre. En sortant, je me retrouve subitement dans l'humidité étouffante du début de l'été.

Je monte en courant l'escalier extérieur et arrive devant la porte de la cuisine. Mon cœur bat. Avant d'ouvrir, je respire profondément.

— Tarô ! Tu es là. Enfin !

Ma grand-mère est assise à la table, les paupières gonflées. À côté d'elle se tient un homme portant une chemise blanche à manches courtes. Je ne le connais pas. Il semble dans la cinquantaine. Il s'incline vers moi très poliment. Je fais le même geste. *Bâchan* me le présente en langue des signes :

— Voici *Taki-sensei*. Il est médecin. C'est un client de notre boutique depuis des années et il est venu ici pour nous aider.

Je le remercie. Elle lui traduit mes paroles, puis m'explique :

— Ce matin, Mitsuko tardait à sortir de sa chambre. C'est son jour de congé. Comme elle n'a pas l'habitude de faire la grasse matinée, je trouvais ça bizarre et suis allée à sa chambre. J'ai frappé à la porte. Pas de réponse. Hélas, ma fille était déjà morte !

Elle s'arrête un moment. En essuyant ses larmes, elle reprend :

— Je ne savais que faire. D'abord, il était inutile d'appeler l'ambulance ou la police. J'ai pensé à *Taki-sensei*, en me disant qu'il la connaissait peut-être aussi en tant que médecin. Il m'a appris qu'elle était morte d'une crise cardiaque.

— Je m'en doutais.

Bâchan se cache la figure et sanglote. Je caresse son dos.

Je vais dans la chambre de maman. Le climatiseur est en marche. Le visage est couvert d'un mouchoir blanc neuf et le corps, d'une couverture mince d'été. Les mains sont posées sur la poitrine.

Assis sur mes talons à côté d'elle, j'enlève le mouchoir et observe son visage qui me paraît tout à fait serein. J'ai l'impression qu'elle va se réveiller d'un moment à l'autre et me saluer : « Hé, Tarô, qu'as-tu ? » Je lui parle dans ma tête : « Tu es bête, maman. Pourquoi as-tu pressé la mort ? Tu devais l'attendre encore au moins dix ou quinze ans. Pauvre *Bâchan*. »

Étrangement, bien que troublé et attristé, je n'ai pas de larmes. Je songe plutôt à ma grand-mère. Elle a plus de quatre-vingts ans. Je suis

sa seule famille proche. Je dois garder mon calme pour la protéger.

Quand je reviens dans la cuisine, le médecin n'est plus là. *Bâchan* me dit qu'il a déjà établi le constat de décès. Elle pousse des sanglots :

— Quelle ingrate ! L'enfant ne doit pas mourir avant ses parents.

Je la serre dans mes bras. Son petit corps frémit. Je la console :

— Tout le monde meurt. La question est quand.

— Comment ? Il s'agit de ta mère !

— C'est ce qu'elle répétait. Malheureusement, elle est partie avant nous. Il ne reste plus qu'à accepter cette réalité.

— Comment peux-tu être aussi indifférent ?

— Tu connaissais sa consommation d'alcool et de tabac. Sa mort n'est pas si étonnante. Heureusement, elle a pu vivre jusqu'à maintenant grâce à ta cuisine saine.

Bâchan me jette un faible sourire :

— Tu vois toujours le bon côté.

Je me tais. Elle m'accuse :

— Tarô, tu es coupable de sa mort !

— Moi, coupable ?

— Tu admirais sa façon de fumer et de boire. Tu es stupide !

Elle a raison. Malgré moi, j'ai failli rire. Elle s'écrie :

— Ce n'est pas drôle !

— Au moins, maman est morte sans souffrir ni devoir s'aliter. Elle a eu de la chance dans ce malheur.

Bâchan soupire. Ses larmes sont séchées. Je lui raconte une conversation que j'ai récemment eue avec ma mère. Distracte, elle suit mes signes.

— Maman, la longévité moyenne des alcooliques est de cinquante-deux ans.

Elle me réplique :

— Avant la guerre, c'était plus jeune que ça qu'on mourait. Maintenant, nous vivons trop longtemps, beaucoup trop !

— Mais tu ne voudrais quand même pas avoir un cancer du poumon ou du foie.

— Sais-tu, Tarô, certains qui ont de mauvaises habitudes meurent subitement d'une détérioration de multiples organes, sans souffrance.

Je ne suis pas vraiment dépendante ni du tabac ni de l'alcool, mais c'est exactement ce que je souhaite pour ma fin.

Soudain, ma grand-mère réagit avec un geste exagéré :

— Quelle mentalité ! Mitsuko était folle !

Bien qu'elle se fâche, sa mine est meilleure que tout à l'heure. Je continue à lui raconter des anecdotes drôles sur maman. *Bâchan* rit de temps à autre, et à la fin, elle murmure :

— Tarô, je me sens beaucoup mieux maintenant grâce à toi.

Soulagé, je pose ma main sur son épaule. Nous nous taisons quelques instants. Puis je lui demande :

— Appelle tout de suite une société de pompes funèbres.

Elle hoche la tête et me dit :

— Maintenant, je dois aviser son père, ensuite les gens qui connaissaient bien ma fille. Monsieur et madame K., *Onêchan* et son mari, nos voisins S. et T., mon amie de l'église...

Je la coupe :

— Non, ce n'est pas la peine.

— Comment ?

— Maman m'a prévenu une fois : « Tu n'invites personne à mes funérailles. Sinon, je devrais faire une liste des personnes que je n'aime pas. » J'imagine que le nom de son père s'y serait trouvé.

Bâchan est interloquée :

— Mitsuko pensait vraiment une chose pareille ?

— Oui. Tu sais bien qu'elle et son père ne s'entendaient pas.

— Bon, respectons alors sa volonté.

Elle réfléchit un moment et m'interroge :

— Où pourrait-on enterrer ses cendres ? Je suis catholique, mais ma fille était athée.

— Ne t'inquiète pas. Je sais où les emporter.

— Elle t'a même parlé de son cimetière ?

— Oui.

Il est environ deux heures de l'après-midi. J'ai faim. Je n'ai pas mangé depuis huit heures ce matin. *Bâchan* réchauffe le petit-déjeuner qu'elle avait préparé pour elle et ma mère : riz, soupe de miso aux algues, omelette, saumon grillé. Il y a aussi du *nattô* et une salade.

Aussitôt, j'attaque la soupe délicieuse.

Bâchan me pose une question inattendue :

— As-tu une copine ?

— Oui... ou non...

— Drôle de réponse. Que veux-tu dire ?

Je me tais. Elle me sourit :

— Tu es trop discret sur tes relations amoureuses. Mitsuko était curieuse de savoir quelle sorte de fille tu aimerais.

— Je sais.

Je songe à Mina et à ma proposition de rendez-vous. Après le repas, j'ouvre mon portable et trouve son message : « Oui, je te rejoindrai demain au café habituel à 14 h. Mina ». Je lui écris : « Le deuil a frappé ma famille. Désolé, je ne pourrai pas te voir pour l'instant. Attends que je te recontacte. Tarô ».

Ce soir, nous passons tranquillement la veillée funèbre. Seulement nous deux, ma grand-mère et moi, comme le demandait le testament « verbal » de maman.

Le lendemain matin, nous sommes allés à la mairie obtenir un permis de crémation. Puis une voiture d'une entreprise de pompes funèbres est venue chercher le corps. Deux jours plus tard, nous nous sommes rendus au crématorium.

Aujourd'hui, nous emportons les cendres au cimetière public dont ma mère me parlait. Là, il n'y a pas de pierres tombales, seulement des arbres et des fleurs sur le gazon, comme un grand jardin. *Bâchan*, catholique pratiquante, chante des hymnes et les accompagne en langue des signes. Je récite dans ma tête le poème *Maimai*.

Puisque maman était célibataire et que je suis son unique enfant, je suis censé hériter de tous ses biens : la boutique, l'appartement et l'argent à la banque. Elle me disait : « Tarô, je n'ai aucune dette. Après ma mort, ne garde pas ma librairie. Tu pourrais la transformer en atelier et galerie. Je souhaite que tu habites avec *Bâchan*. » Je répète ce message à ma grand-mère. Celle-ci se réjouit. « Nous vivrons ensemble ? Quel bonheur ! » Néanmoins, elle ajoute sérieusement : « Tu dois me promettre de ne pas mourir avant moi. »

L'annonce de la fermeture de la librairie Kitô ne passe pas inaperçue. Beaucoup de gens choqués et peiné viennent présenter leurs condoléances.

Les clients et les voisins appelaient maman « madame Kitô ». Ils savent bien qu'elle est irremplaçable. Comme nous n'acceptons pas de *kôden*, ils achètent des livres plus que d'ordinaire. Des bouquinistes et des collectionneurs arrivent les uns après les autres.

Onêchan nous aide au magasin. C'est une ancienne voisine que maman engageait au besoin. Je la connais depuis mon enfance. Elle comprend bien la langue des signes et nous communiquons aisément. Elle, *Bâchan* et moi travaillons ensemble depuis tôt le matin jusqu tard le soir.

Je commence aussi à déménager mes affaires pour m'installer dans ce qui est maintenant ma propre maison. Je dormirai pour le moment dans ma chambre d'autrefois, que j'ai utilisée jusqu'à mes dix-huit ans. Puis je me déplacerai dans celle de maman, qui est plus grande. D'abord, je dois la vider. Je propose à *Bâchan* de prendre tout ce qu'elle aimerait garder, mais elle ne touche à rien.

Tous les jours, trop occupés par la liquidation des livres, ma grand-mère et moi n'avons pas le temps de bavarder. Le soir, très fatigué, je m'endors dès que je me couche. Néanmoins, je me réveille souvent sur un oreiller mouillé de larmes. Je me répète : « Maman, tu es bête... »

Aujourd'hui, je dois aller à mon appartement le nettoyer puis rendre la clé au propriétaire. Je pense en profiter pour voir Mina qui n'habite pas loin. Je me demande comment lui annoncer la rupture.

J'écris à Mina sur mon portable. D'abord, je m'excuse de mon silence et lui propose un rendez-vous à quatre heures cet après-midi, à notre café habituel.

Bientôt, je reçois sa réponse, un long texte qui commence par : « Ta mère est décédée ? Pourquoi tu ne m'as rien dit ? Pourquoi tu ne m'as pas invitée à ses funérailles ? Tu me manquais beaucoup ! » Il est clair qu'elle attendait impatiemment mon appel. Je soupire en éteignant le portable.

Mina est mannequin, comme moi. J'exerce ce métier depuis presque quatre ans. Nous appartenons à la même agence. C'est elle qui m'a abordé la première, plutôt activement. Une fille jolie, sympathique, sexy. Pourquoi pas ? Sans trop réfléchir, j'ai commencé à sortir avec elle.

Au début, tout allait bien. Mina, qui ne connaît pas la langue des signes, écrivait dans un cahier ce qu'elle voulait me dire, comme moi je le faisais avec elle. Pourtant, avec le temps, elle s'est peu à peu lassée de cette procédure embêtante. Je comprenais ses sentiments, mais je n'osais pas lui proposer d'apprendre ma langue. Finalement, au lieu de « bavarder », nous sortions de plus en plus voir des films étrangers avec sous-titres. Après quoi, nous faisions l'amour dans mon appartement.

Nous ne nous sommes rien promis. En tout cas, ce ne serait pas facile pour elle de vivre avec un sourd-muet. Elle habite à présent chez sa sœur. Je n'ai jamais rencontré ni celle-ci ni ses parents, mais je peux imaginer leur réaction envers moi, qui suis handicapé et *half* en plus. J'ai déjà eu une expérience amère avec une ex-copine. Sa famille s'opposait absolument à notre mariage.

Je suis maintenant dans l'appartement où j'ai vécu pendant quatre années. C'est ici que j'ai peint et reçu mes invités : maman, *Bâchan*, mes amis, mes ex-copines et ensuite Mina. Je nettoie méticuleusement

chaque pièce. Puis je rends visite au propriétaire, un homme âgé, qui vit dans le voisinage. Je lui tends la clé avec une lettre de remerciement.

Il la lit et m'écrit soigneusement sur un papier : « Tu étais un excellent locataire. N'oublie pas que tu es toujours le bienvenu. La prochaine fois, ce sera avec ta femme ! »

J'arrive au café peu avant quatre heures. Mina est déjà là. Sur la table est posé son cahier. Elle me lance un grand sourire en agitant sa main. Dès que je m'assois, elle écrit :

— Ah, quel bonheur de te revoir !

Sur une feuille de papier, je lui répète :

— Je suis désolé de mon silence.

— Pas de problème ! Accepte mes condoléances. Je regrette vraiment de ne pas avoir eu l'occasion de connaître ta mère. Je suis sûre qu'elle était très spéciale pour toi.

Mina me regarde tendrement. Ces paroles ne sont pas si différentes de celles envoyées sur mon portable, mais avec son geste doux elles m'émeuvent. Alors que je reste silencieux, elle continue à écrire comme si cela ne l'impatiait plus. Je me demande : « Qu'est-ce qui se passe ? » Je réponds enfin :

— Merci pour tes condoléances. Ma grand-mère et moi sommes encore occupés à liquider la librairie. Je viens d'emménager à l'étage au-dessus.

Elle a l'air confuse :

— Mais ton appartement...

— Aujourd'hui, j'ai rendu la clé.

Embrouillée, elle m'interroge :

— Et alors ta grand-mère... où habiterat-elle désormais ?

Je lui explique que *Bâchan* est toujours à l'étage au-dessus de la librairie et que maintenant nous vivons ensemble. Mina me demande de nouveau :

— Elle ne veut pas emménager dans une résidence pour personnes âgées ?

— Non. J'aimerais rester auprès d'elle.

Mina se tait un moment et écrit :

— Tu es gentil.

Je la préviens aussi que je quitterai bientôt mon métier de mannequin pour me consacrer à la peinture. Elle semble surprise. J'ajoute que, grâce à mon héritage, je pourrai avoir ma propre galerie et mon atelier.

Mina m'annonce qu'un grand magazine de mode féminine lui propose un contrat pour une séance photo. Je la félicite. Elle continue à « bavarder ». Je remarque que ses gestes se sont beaucoup adoucis. Mon intention de rompre est ébranlée.

Soudain, elle me lance un sourire affectueux et écrit :

— Je vais apprendre la langue des signes !

J'écarquille les yeux :

— Vraiment ? !

— Oui. J'ai trouvé des cours dans le centre culturel de ce quartier.

Je suis touché. Finalement, je décide de ne pas rompre.

En sortant du café, Mina prend tendrement ma main. Elle tient son cahier sous son bras, comme au début de nos fréquentations. Puisque je n'ai plus mon appartement, elle m'invite à dormir ce soir dans un hôtel. Nous n'avons pas fait l'amour depuis trois semaines. Je sens le désir. Néanmoins, je décline sa proposition :

— Ma grand-mère m'attend à la maison.

Elle rit :

— Tu parles comme un écolier !

Elle insiste pour que nous passions au moins quelques heures ensemble dans un *love-hotel*. Nous nous y rendons avec sa voiture.

Un mois s'est écoulé depuis la mort de maman.

La librairie Kitô est officiellement fermée et je vais bientôt préparer mon atelier et ma galerie. Quant au nom Kitô en *hiragana*, je décide de ne pas le changer. *Bâchan* se réjouit : « Bonne idée, Tarô ! Ta mère serait contente que tu gardes ce mot “kitô”, qui signifie “prière”. »

Aujourd'hui, nous faisons le nettoyage final avec l'aide d'*Onêchan*. La porte étant verrouillée, personne ne nous dérange. Je mets les derniers volumes dans des boîtes en carton destinées à des bouquinistes.

En lisant des titres de philosophie, de science, de religion, d'arts, je suis impressionné à nouveau par les goûts éclectiques de maman, qui n'avait même pas fini le lycée. Elle a acquis par elle-même beaucoup de connaissances, surtout dans les sciences. Selon *Bâchan*, elle et ses clients discutaient avec animation.

Ma mère se moquait de ceux qui se vantent de leurs diplômes. « C'est comme un permis de conduire. Si on ne sait pas où aller avec, ça ne reste qu'un papier. On en fait étalage, parce que c'est tout ce qu'on a réussi à faire. » Ces paroles mordantes me faisaient rire.

Il est environ trois heures de l'après-midi. *Bâchan* apporte des tasses de thé et des *takoyaki* qu'elle a préparés ce matin. Installés à la table au fond, nous prenons une pause en bavardant en langue des signes.

Onêchan me pose des questions sur mon projet de galerie. Son mari, peintre et professeur de beaux-arts au lycée, organise régulièrement des expositions. Elle me dit qu'il me conseillera au besoin. Ma grand-mère se joint à notre conversation et finit par cette interrogation : « Tarô, as-tu enfin une petite amie ? » *Onêchan* me jette un œil curieux. Je leur annonce :

— Oui, j'en ai une.

Les deux lancent en même temps :

— Qui ça ? !

Je leur raconte ma relation avec Mina et son métier. *Onêchan* s'exclame :

— Ton amie est aussi mannequin ? Elle doit être belle !

Je hoche la tête. Très excitée, *Bâchan* me demande :

— Quand vas-tu me la présenter ?

— Bientôt.

Je songe à notre dernier rendez-vous, où Mina et moi avons fait l'amour dans un *love-hotel*. Elle réagissait fortement, beaucoup plus que d'habitude. Ce soir-là, elle m'a dit : « J'aimerais te présenter à mes parents. »

Bâchan s'enquiert :

— Mina comprend-elle la langue des signes ?

— Non, mais elle envisage de l'apprendre.

— C'est bien, ça ! Pourvu que tu te maries avant que je meure !

Ma grand-mère a divorcé alors que maman était encore écolière. Depuis, elle porte son nom de jeune fille, Shimizu. Elle ne s'est jamais remariée. « Vivre dans le célibat me calme. » C'est ce qu'elle me répète toujours. Néanmoins, elle n'arrête pas de m'encourager à avoir une vie conjugale et au moins un enfant.

Notre petite pause se termine et nous nous remettons au travail. En plaçant des livres dans une boîte en carton, je me rends compte qu'on manque de ruban adhésif. Je dois aller en chercher à la quincaillerie d'en face.

Je sors de la boutique. En refermant la porte à clé, j'aperçois une jeune fille devant la vitrine entièrement vide. Elle considère l'enseigne « Librairie Kitô », que je dois bientôt changer en « Galerie Kitô ». J'imagine que c'est une ancienne cliente. Elle porte une robe trapèze vert absinthe sans manches. Cette couleur légère et raffinée m'attire. Ses cheveux noirs lui tombent sur les épaules. Elle a un sac en bandoulière de cuir brun. Lentement, elle tourne la tête vers moi. Sa frange est droite. Nos regards se croisent. Soudain, elle s'exprime en langue des signes :

— Tu es Tarô !

Surpris, je la dévisage. Personne ne m'avait jamais interpellé de cette manière dans la rue. Elle doit aussi être sourde-muette. Mais qui est-ce ? Serait-ce une ancienne camarade de mon école ? Je réponds, hésitant :

— Oui, je le suis...

Elle me sourit. J'aperçois sur sa poitrine une petite broche en forme d'escargot. À cet instant, j'ai le sentiment de l'avoir vue quelque part. Alors que je réfléchis, elle se présente :

— Je m'appelle Hanako Sato. Te souviens-tu de moi ?

Je scrute son visage sans maquillage. Après un moment, je m'écrie :

— Ah, Hanako !

C'était mon amie à l'époque où j'étais en première année de primaire. Elle avait quatre ans. Nous avons joué au parc, nous sommes allés au zoo avec nos mères. Je l'ai beaucoup aimée.

Elle me sourit de nouveau. Mais je suis confus : la petite Hanako n'était pas sourde-muette. Elle poursuit dans ma langue très gracieusement :

— Tarô, j'ai appris par une revue que madame Tsuji était morte. Permets-moi de t'offrir mes condoléances.

Encore déconcerté, je la remercie. L'air ému, elle ajoute :

— Je n'imaginais pas avoir la chance de te revoir aujourd'hui.

Je la fixe. Elle baisse les yeux. J'ai envie de « parler » plus longtemps avec elle.

— Il faut que j'y aille, dit-elle.

Je l'arrête sur-le-champ :

— Attends, Hanako ! Puis-je te donner mon numéro de portable ?

Je suis surpris par mes paroles impulsives. Son regard brille. Elle me répond :

— Bien sûr !

Elle sort de son sac un carnet et note les chiffres en suivant attentivement chacun de mes signes.

— Merci, Tarô. Je te contacterai bientôt. Au revoir !

Elle part sans se retourner.

Je reviens de la quincaillerie avec du ruban adhésif. Ma grand-mère et *Onêchan* balaient le plancher en bavardant. En silence, je continue à mettre des livres dans des boîtes en carton. Mon cœur s'agite.

Le soir, avant de me coucher, je demande à ma grand-mère :

— Hanako Sato. Ce nom te dit quelque chose ?

— Hanako Sato ?

Elle réfléchit un instant et répond :

— Ah, c'est la fille d'un diplomate !

— Son père est diplomate ?

— Eh oui.

Je suis étonné. Je me souviens que Hanako était allée en Espagne et en Allemagne, mais j'ignorais le métier de son père. L'air curieux, *Bâchan* m'interroge :

— Pourquoi me parles-tu d'elle maintenant ?

Je lui raconte notre rencontre de cet après-midi. Elle est ahurie :

— Hanako est venue ici pour te présenter ses condoléances ?
Comment a-t-elle appris le décès de ta mère ?

— Par une revue.

— Mais comment as-tu communiqué avec elle ?

— En langue des signes.

Bâchan est ébahie :

— La fille de madame Sato connaît ta langue ?

— Oui, elle s'est exprimée très naturellement. Elle doit la pratiquer depuis longtemps.

— C'est étonnant.

Elle me parle de madame Sato, venue à la librairie d'abord pour acheter des livres. Comme Hanako et moi nous entendions bien, cette cliente nous a invités, maman et moi, à sortir ensemble. Quelques mois plus tard, elle et sa fille sont parties pour rejoindre monsieur Sato en Allemagne.

— Je me rappelle très bien cette époque, dis-je.

— Tu aimais énormément Hanako. Son départ t'a attristé.

Je me tais un moment, puis lui demande :

— Maman n’a pas gardé le contact avec madame Sato ?

— Non, pour autant que je sache. Elle a accepté son invitation seulement pour te faire plaisir. En fait, cette femme souhaitait devenir son amie, mais Mitsuko ne voulait pas du tout avoir ce genre de relation.

Je réfléchis. Madame Sato, comment était-elle ? Je tente de me rappeler son visage, mais en vain. Dans ma mémoire, il ne reste que l’image d’un joli kimono.

Ce dont je suis sûr, c’est qu’elle était extrêmement gentille avec moi.

Bâchan m’interroge :

— Hanako reviendra-t-elle ici ?

— Probablement. Je lui ai donné mon numéro de portable.

Elle me jette un regard du coin de l’œil.

Je vais dans ma chambre. Au lit, un peu agité, je songe à l’époque où je jouais avec la petite Hanako.

J’étais excité chaque fois que j’allais la rencontrer. Elle était tout à fait libre et naturelle avec moi. Elle admirait tout ce que je faisais. Quand je « parlais » avec maman en langue des signes, Hanako observait très sérieusement les mouvements de mes doigts et essayait de les imiter. Nous dessinions ensemble. Elle montrait fièrement mes dessins à sa mère. Cette petite fille m’a marqué par son innocence pure.

Je me sens embrouillé. Hanako n’avait que quatre ans. Comment se souvient-elle si bien de moi ?

J'ai enfin commencé à travailler dans mon nouvel atelier, beaucoup plus grand que celui de mon ancien appartement. Le mari d'*Onêchan* m'a donné d'utiles conseils pour la future galerie. Bientôt, je recevrai un permis d'affaires.

C'est dimanche. *Bâchan* est allée ce matin à la messe. Elle sera de retour après avoir déjeuné avec une amie au restaurant. Il est presque une heure quand je termine un tableau. J'ai faim. Je monte à l'étage et réchauffe le restant d'hier soir : du riz au cari.

Après mon repas, je vais dans la chambre de ma mère pour la nettoyer.

C'est une pièce de huit tatamis. Ici, elle dormait et lisait en prenant un verre d'eau-de-vie. La bibliothèque est contre le mur. Devant sont installés une table basse et un vieux fauteuil tout simple. Il n'y a pas de coiffeuse : elle ne se maquillait pas du tout.

Je m'approche de son bureau, placé du côté gauche de la fenêtre donnant sur la ruelle. J'ouvre un tiroir et trouve dedans des fournitures, du papier à lettres, des clés, des cartes professionnelles de sa librairie. Je découvre aussi son passeport. Je n'en ai pas encore moi-même. Curieux, je le feuillette. C'est un passeport expiré. D'après la date de délivrance, maman avait trente et un ans, un an avant ma naissance. J'examine la photo. Son visage est angoissé.

Je laisserai l'ameublement tel quel, mais m'achèterai un lit occidental.

Je vais à l'*oshiire*. En ouvrant la porte coulissante à droite, je suis gêné, comme si je faisais intrusion dans la vie privée de ma mère. Ses futons sont rangés en bas et, au-dessus de l'étagère, sont suspendus à des cintres ses vêtements familiers. Il y a aussi des ceintures, des foulards, des écharpes.

Bâchan est de retour de son déjeuner et je lui demande :

— Que dois-je faire de ces choses ?

Elle me suggère :

— Tu pourrais d'abord les offrir à tes amies. Si personne n'en veut, donne-les à mon église qui les vendra au bazar.

C'est une bonne idée. Je mets les vêtements dans des boîtes en carton. Ils sont tous de couleur sombre. Ce n'est pas le genre de Mina. Je songe à Hanako qui portait l'autre jour une robe toute simple.

Après avoir vidé l'espace du côté droit, j'ouvre la porte coulissante de gauche. Au-dessous de l'étagère sont placés deux chiffonniers. Je regarde dedans. Ce sont des sous-vêtements, des bas, des chaussettes. Mal à l'aise, j'appelle *Bâchan*, qui met le contenu dans un sac en plastique. Je remarque au fond de l'étagère un coffre en bambou. Je le descends. En l'ouvrant, je sursaute :

— Qu'est-ce que c'est que ça !

Surprise par mon geste exagéré, ma grand-mère vient voir le coffre. Ce sont des décolletés plongeants, des chaussures à talons aiguilles, des bijoux clinquants, des perruques noires, des lunettes de soleil, des instruments de maquillage, des produits de beauté. Toutes les robes sont voyantes : rouge, bleu, vert.

— Pourquoi maman avait-elle des choses pareilles ?

Sans aucun étonnement, elle me répond :

— Ah, Mitsuko les avait gardées.

— Que faisait-elle avec ça ?

Bâchan se tait un moment. Je l'interroge :

— Faisait-elle du théâtre, un rôle de prostituée par exemple ?

Elle rit :

— Rôle de prostituée ? Voyons ! Mitsuko ne s'intéressait même pas au théâtre.

Je répète :

— Alors que faisait-elle de ça ?

— Tu veux le savoir ?

— Bien sûr !

— Elle travaillait dans un bar comme entraîneuse.

— Un bar ? Entraîneuse ?

Je suis embrouillé.

— Ne te formalise pas, Tarô. Elle devait gagner assez d'argent pour payer l'hypothèque, tes écoles privées, tes profs de peinture.

Je reste silencieux. À présent, je comprends comment maman est parvenue à subvenir à tous mes besoins.

— Combien de temps a-t-elle exercé ce métier ?

Bâchan réfléchit :

— Vingt ans.

— Si longtemps !

Ma mère sortait chaque vendredi soir. Enfant, je croyais qu'il s'agissait de voyages d'affaires, car elle rentrait le lendemain avec des boîtes de livres.

— Tarô, ne la juge pas mal. Ne te sens pas coupable de ses dépenses pour toi.

J'acquiesce de la tête. Elle poursuit :

— C'était un bar sélect. Mitsuko y travaillait un seul soir par semaine, mais gagnait beaucoup d'argent. Elle aimait discuter avec ses clients écrivains, musiciens, philosophes, scientifiques. La preuve, elle n'a pas arrêté ce métier même après que tu as acquis ton indépendance.

— Quand a-t-elle enfin quitté le bar ?

— Il y a quatre ans. Elle était très populaire auprès des intellectuels. Son patron souhaitait qu'elle devienne gérante, mais elle refusait. Elle avait beaucoup de clients fidèles. Monsieur Taki était un de ses habitués.

— Monsieur Taki ? Le médecin qui est venu ici lorsqu'elle est morte ?

— Eh oui.

J'observe de nouveau ces décolletés très sexy. J'éprouve un sentiment étrange. Est-ce que maman portait vraiment ces choses ? Elle avait une beauté particulière. On devinait facilement qu'elle attirait les hommes, mais je ne l'avais jamais imaginée entraîneuse de bar. Une question dérangeante me vient à l'esprit : « Couchait-elle avec ses clients ? »

— Tarô, j'espère que cette vérité ne t'ennuie pas trop.

— Non. Je regrette plutôt qu'elle ne m'en ait pas parlé.

— Tu n'aurais pas eu honte d'elle, si tu avais su ce qu'elle faisait ?

— Honte ? Pourquoi ? Grâce à la bonne instruction que j'ai reçue, je peux lire et écrire comme tout le monde et facilement m'exprimer en langue des signes. Je suis autonome. Surtout, je suis devenu peintre, ce qui me rend très heureux.

Bâchan me dit d'un air ému :

— En plus, tu as un beau visage et un corps bien proportionné.

— J'ai de la chance. Si j'enviais les autres, je serais maudit par maman.

— Pas par Dieu ?

— Non.

Je ris. Elle fait mine de se vexer. Brusquement, je lui demande :

— Sais-tu qu'elle a composé un poème ?

— Mitsuko a composé un poème ?

— Oui. Il s'intitule *Maïmaï*.

J'écris pour elle les paroles sur un bout de papier :

« *Maïmaï, maïmaï,*

Où vas-tu si lourdement ?

Que portes-tu dans ta maison si grande ?

Un chagrin ou un fardeau, ou bien les deux ?

Ah, tu ne peux qu'avancer, comme la vie !

Bon courage, *maïmaï* ! Adieu ! »

Bâchan lit en silence. Je me remémore la scène où, courbés, maman et moi observions un escargot rampant sur la tige d'une plante mouillée par la pluie. Elle récitait ces paroles en langue des signes et je lui posais des questions sur ce mollusque.

— Tarô, quel âge avais-tu ?

— Sept ans. C'était quelques mois après le départ de Hanako pour l'Allemagne.

— As-tu compris le sens de ces mots : « chagrin » et « fardeau » ?

— Pas vraiment.

Bâchan réfléchit quelques instants et reprend :

— Mitsuko était intelligente. Mais, comme j'étais pauvre, je n'ai pas fait suffisamment d'efforts pour qu'elle puisse faire des études.

Elle baisse la tête. Je caresse son dos :

— Ne te reproche rien. Maman me disait : « J'aimais apprendre, mais je détestais l'école. »

Enfin, nous achevons de sortir les affaires de l'*oshiire*. Au moment où *Bâchan* quitte la chambre, je lui demande :

— Y a-t-il encore d'autres secrets sur ma mère ?

L'air surpris, elle me répond :

— Comment connaîtrais-je ses secrets ? Je peux te raconter seulement ce qu'elle m'a dit.

Nous sommes à la mi-juillet.

Je travaille tous les jours ici, dans la galerie Kitô qui me sert aussi d'atelier. Sauf quand je fais une séance photo pour un magazine, ce qui arrive maintenant deux ou trois fois par mois. Ma grand-mère m'aide en semaine, entre quatorze heures et dix-huit heures, en recevant les clients et en répondant aux appels téléphoniques.

Il pleut légèrement depuis tôt le matin. Après le déjeuner, *Bâchan* est sortie faire des commissions. Il est une heure quarante. Elle rentrera bientôt. Je suis en train de dessiner ma mère en entraîneuse de bar. Elle porte une robe vert foncé, un verre d'eau-de-vie à la main.

Je pense à Mina. Ce soir, elle part à Hawaï pour une revue préparant un numéro spécial *Vacances sur la plage*. L'autre jour, je lui ai dit : « Tu t'exposeras presque nue en bikini en public ? » Elle a ri : « Tu es un artiste. Ne sois pas jaloux ! » C'est la première fois qu'elle voyage à l'étranger. Très excitée, elle m'a parlé de son passeport, qu'elle venait de recevoir.

Mina a commencé son cours de langue des signes et connaît maintenant des expressions simples. Cela me touche. *Bâchan* aimerait bien la rencontrer, mais Mina veut attendre de pouvoir s'exprimer couramment dans ma langue. Je n'ai pas encore vu ses parents, qu'elle a promis de me présenter. De toute façon, elle est très occupée en ce moment.

Je jette un coup d'œil vers la cour arrière. Sans que je m'en aperçoive, la pluie a cessé. Je descends. Je contemple les fleurs d'hortensias aux couleurs variées. Mon portable vibre dans la poche de mon pantalon. Je l'ouvre. Un message de l'agence m'annonçant que j'aurai une séance photo lundi prochain. Au moment d'éteindre, je reçois un autre message. C'est Hanako !

Elle écrit : « Bonjour, Tarô ! Je passe près de chez toi. Est-ce possible de te voir quelques minutes ? » Ravi, je lui réponds : « Je suis à la galerie, l'ancienne librairie de ma mère. Appelle-moi quand tu seras arrivée. Je t'ouvrirai la porte. »

Je me surprends de ma réaction spontanée et naturelle, comme si Hanako n'avait jamais arrêté d'être mon amie. C'est la première fois

que j'invite une fille aussi directement chez moi. À vrai dire, je pensais à elle depuis notre rencontre récente. Je souhaite lui parler de tant de choses. J'aimerais bien savoir ce qu'elle a étudié, ce qu'elle fait maintenant, comment va sa mère.

Je reviens dans l'atelier pour reprendre le portrait de maman. En choisissant un tube de noir pour ses cheveux, je me rappelle un dessin que la petite Hanako m'avait donné. Celui qui est longtemps resté collé sur un mur de ma chambre. Je me demande où je l'ai rangé après.

De nouveau, mon portable vibre. C'est Hanako : « Je suis arrivée ! » Immédiatement, je cours à la porte. Elle me salue dans ma langue :

— Excuse-moi de te déranger ainsi. Cet après-midi, j'avais un endroit à visiter dans ton arrondissement et j'ai pensé à toi.

Son sourire me désarme. Malgré moi, j'ai failli la prendre dans mes bras. Embarrassé, je lui fais signe d'entrer.

— *Bâchan* sera de retour vers deux heures.

— Ta grand-mère ? C'est elle qui te préparait de délicieux *takoyaki*, n'est-ce pas ?

— Comment te le rappelles-tu ?

— Tu avais fait un dessin d'elle avec des *takoyaki*. La prochaine fois, je te montrerai tous ceux que tu m'avais donnés.

— C'est incroyable que tu aies gardé mes dessins tout ce temps.

— Ta grand-mère, quel âge a-t-elle maintenant ?

— Quatre-vingt-trois ans. Te souviens-tu d'elle ?

— Pas vraiment.

Notre conversation se poursuit comme si nous parlions tous les jours. Aujourd'hui, elle porte une robe-polo rose pâle avec une ceinture noire.

Hanako circule dans mon atelier puis dans ma galerie. Je lui présente mes tableaux exposés sur le mur. Elle examine chacun très attentivement et me dit :

— Ces teintes sont si délicates. J'aimerais bien les montrer à ma mère.

— Elle peint aussi ?

— Oui, elle adore les arts visuels, surtout l'aquarelle.

— Ah, c'est pour cela qu'elle m'encourageait à devenir peintre !

— C'est vrai ? Alors elle sera contente de savoir que tu es maintenant artiste.

Hanako réagit spontanément, comme quand elle était petite. Je revois une adorable fillette admirant mes dessins : un chat, un chien, une girafe, un lion. Dès que j'en terminais un, elle courait le montrer à sa mère.

Elle s'arrête devant le portrait que je suis en train de faire.

— Qui est cette dame sexy ?

— C'est maman.

— Ta mère ? !

L'air confus, elle poursuit :

— Je ne me souviens pas de son visage, mais cette image est totalement inattendue pour moi, loin d'une librairie en tenue modeste et entourée de livres.

— Elle était aussi entraîneuse de bar.

— Entraîneuse ? !

Hanako est stupéfaite. Je me demande pourquoi je suis si franc avec elle. L'autre jour, lorsque j'ai vu Mina, je n'ai pas osé lui parler de ce côté de maman, bien que nous nous fréquentions en vue d'un mariage. Hanako se tourne vers moi :

— Je perçois sur cette toile une femme très intelligente et déterminée.

J'acquiesce. Elle me fixe. Mon cœur bat. Elle baisse la tête. Soudain, j'ai envie de toucher son visage. Gêné, je détourne le regard. Je songe à Mina qui est probablement en route pour l'aéroport de Narita avec des gens du magazine.

Il est presque deux heures. La porte d'entrée s'ouvre. C'est *Bâchan*. Apercevant Hanako, elle me lance un coup d'œil significatif :

— Ah, tu as une visiteuse...

Déconcerté, je ne peux pas réagir tout de suite. Hanako la salue en langue des signes et oralement :

— Bonjour, madame. Vous devez être la grand-mère de Tarô.

Bâchan a l'air ahurie. Un instant après, elle lui répond de la même façon :

— Bonjour, mademoiselle. Vous devez être Mina.

Je rougis et la corrige :

— Non. C'est Hanako Sato.

— Hanako ?

Elle s'excuse aussitôt :

— Je suis désolée de ma méprise.

— Il n'y a pas de quoi, madame. Je suis ravie de vous rencontrer.

— Tarô m'a parlé de vous l'autre jour. Moi aussi, je suis contente de vous revoir. Vous êtes devenue une charmante jeune fille !

Les deux bavardent comme si elles s'entendaient déjà parfaitement. Ma grand-mère lui propose même de revenir ce soir pour dîner. Hanako lui répond spontanément :

— Avec grand plaisir !

Nous dînons avec Hanako, notre première invitée depuis que j'ai emménagé ici. Ce soir, ma grand-mère a préparé des côtelettes de porc et des légumes sautés, les plats favoris de maman. Notre conversation s'anime par signes.

Je demande à Hanako :

— Que fais-tu maintenant ?

— Je suis travailleuse sociale. Je sers aussi d'interprète pour des sourds-muets.

Bâchan lui dit :

— C'est pour ça que tu communique si facilement avec Tarô. Où as-tu appris la langue des signes ? Je n'ai jamais vu quelqu'un l'utiliser avec autant d'élégance que toi.

— J'ai suivi des cours privés quand j'étais étudiante universitaire.

Hanako nous raconte en bref son travail. Apparemment, elle passe beaucoup de temps avec des sourds-muets, et cette langue fait partie de sa vie. Ma grand-mère, qui l'écoute avec admiration, lui lance soudainement :

— Dans quelle revue as-tu appris le décès de ma fille Mitsuko ?

— *Azami*, répond Hanako. Mon père y est abonné depuis des années.

Je n'ai jamais entendu ce nom, mais *Bâchan* réagit :

— Ah, *Azami* ! C'est une revue régionale publiée à la ville de M.

Je l'interromps :

— M. ? À l'est de Nagoya ?

Elle acquiesce de la tête. Hanako reprend :

— Mon père estime qu'*Azami* est une des meilleures publications traitant de notre patrimoine culturel.

Bâchan renchérit :

— Le patron s'appelle M. Kawano.

Étonné, je la regarde. Patrimoine culturel ?

Elle ne s'intéresse habituellement pas à ces choses. D'ailleurs, je n'ai jamais remarqué cette revue chez nous.

Hanako s'exclame :

— Vous connaissez le patron ? !

— Non, mais Mitsuko, si. Il a été un de ses amants.

— Un de ses amants !

Je suis furieux. Pourquoi *Bâchan* lui raconte-t-elle une histoire aussi intime que moi-même j'ignorais ? Elle continue de lui parler ouvertement, comme si Hanako était quelqu'un de la famille. Je voudrais mettre ma main sur sa bouche.

— Madame, leur relation a-t-elle duré longtemps ?

— Non, seulement quelques mois, selon ma fille. À vrai dire, les deux avaient été camarades d'école plus de vingt ans plus tôt. Peu avant d'ouvrir sa librairie, Mitsuko l'avait retrouvé par hasard ici, à Nagoya. Monsieur Kawano était tombé follement amoureux d'elle.

— Cela ne m'étonne pas. D'après le portrait que Tarô a fait, je l'imagine très séduisante, envoûtante même.

— Monsieur Kawano était marié.

— Marié ? Oh, là, là !

— C'était une aventure pour Mitsuko qui n'avait jamais désiré un mariage avec quiconque, sauf avec le père de Tarô.

Leur conversation à deux se poursuit à la fois en langue orale et par signes. Mais elles parlent si vite que je ne peux pas placer un mot.

Un instant, ma grand-mère se tourne vers moi.

— Tarô, pourquoi ai-je raconté si librement à ton amie cette histoire familiale un peu scandaleuse, comme si elle était ma petite-fille ?

— C'est exactement ce que je me demandais.

Elle dit à Hanako :

— Garde bien cela pour toi, s'il te plaît. Si ton père l'apprenait, il n'apprécierait plus cette revue.

— Bien entendu, madame !

Enfin, je change de sujet :

— Hanako, où tes parents vivent-ils à présent ?

— En Belgique. Papa a soixante-trois ans. C'est son dernier poste d'ambassadeur.

Bâchan s'écrie :

— Monsieur Sato est ambassadeur du Japon ? !

— Oui. Il prendra sa retraite dans deux ans. Après quoi, lui et ma mère resteront au Japon. En ce moment, j'habite chez eux avec notre bonne et son mari.

Hanako bavarde naturellement, mais je ne peux pas ignorer le fait qu'elle vit dans un monde différent du mien. Fille de diplomate, bien éduquée et instruite. Elle a l'habitude des voyages et des langues étrangères, alors que je n'ai jamais pris l'avion.

Bâchan l'interroge :

— Hanako, tes parents savent-ils que la librairie Kitô n'existe plus maintenant ?

— Non, pas encore. Je leur en ferai part. Ils en seront très attristés.

Elle ajoute qu'ils passeront deux semaines au Japon en août et que son père a des affaires importantes à régler à Nagoya et surtout à Tokyo.

Pour le dessert, nous mangeons des fruits que Hanako a apportés. Bien qu'il ne soit pas encore neuf heures, *Bâchan* se met à bâiller. Elle se lève en nous déclarant :

— Je dois me coucher maintenant. Bonne nuit, mes enfants.

Hanako la remercie et celle-ci lui répète de revenir dîner de temps en temps. Puis mon amie et moi nous retrouvons seuls dans la cuisine. Nous nous taisons quelques instants. Je lui pose une question qui me préoccupe :

— Pourquoi as-tu appris la langue des signes ?

— Pourquoi pas ? Pour moi, c'est comme une langue étrangère. Je voulais communiquer avec des sourds-muets, comme d'autres le font en anglais avec des Américains, par exemple.

Ses paroles m'impressionnent. Personne ne m'a parlé ainsi de ma langue.

— Tard, je n'avais que quatre ans lorsque je jouais avec toi, mais je me souviens très bien d'avoir été fascinée par ta façon de communiquer. Plus tard, à l'école, j'ai demandé à mes parents de me faire suivre des cours, mais en vain. À la place, papa a engagé un professeur privé d'anglais. Je lui ai obéi, mais je n'ai pas oublié mon projet. Dès que je suis entrée à l'université, j'ai enfin commencé à apprendre ta langue.

Je l'« écoute ». C'est la première fois que j'ai une conversation aussi agréable avec quelqu'un en dehors de ma famille. Hanako me sourit :

— Le petit Tarô était mon premier amour. Tu es la source de mon

intérêt.

Gêné, je baisse la tête. Alors que je cherche mes mots, elle reprend :

— Je te montre maintenant un trésor que je garde depuis mon enfance.

— Un trésor ?

Elle sort de sa besace une grande enveloppe brune et étale sur la table des feuilles de papier plastifiées. Ce sont des dessins familiers : des poissons tropicaux, un cheval, une girafe, un lion, un kangourou... et mon chat, Socrate ! Je m'exclame :

— Tu as conservé tout ça !

— C'est maman qui les avait fait plastifier. Elle me répétait que tu deviendrais un peintre reconnu.

— C'est flatteur !

Bâcban doit dormir. Notre conversation sans voix ne peut pas perturber son sommeil. Oubliant le temps, nous « bavardons ».

Hanako aimerait savoir comment était mon père.

Je lui explique en bref. Il était un artiste espagnol. Ma mère l'a rencontré à Madrid, et ils sont tombés amoureux et se sont promis. Puis maman est revenue seule au Japon. En attendant l'arrivée de son fiancé, elle s'est rendu compte qu'elle était enceinte. Hélas, lui est mort dans un accident de voiture, peu avant de venir au Japon.

— Alors, dit Hanako, tu n'as pas connu ton père.

— Non, malheureusement.

— As-tu des photos de lui ?

— Non plus.

Il est presque onze heures. Elle remet mes dessins plastifiés dans sa besace. Puis elle se lève :

— Il est tard, je dois m'en aller.

À contrecœur, je me lève aussi. Debout, nous nous trouvons face à face. Sa tête arrive à mon menton. Je vois de près son visage sans maquillage. Je sens l'odeur naturelle de sa peau soyeuse. Je désire caresser sa joue. Elle me demande tout d'un coup :

— As-tu une petite amie ?

— Oui...

— Je m'en doutais. Quel est son métier ?

— Elle est mannequin.

— Mannequin ! Elle doit être belle, comme tu es beau. Comment as-tu fait sa connaissance ?

— Je suis aussi mannequin. Nous appartenons à la même agence.

— Ah bon...

— Mais j'arrêterai bientôt d'exercer ce métier pour me consacrer à la peinture.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Mina.

— Mina ? C'est pour elle que ta grand-mère m'a prise cet après-midi ?

— Oui. En ce moment, elle est à Hawaï pour son travail.

Hanako reste silencieuse. À mon tour, je l'interroge :

— Et toi, as-tu quelqu'un ?

— Non.

Cette réponse me soulage. Cela me surprend. Elle ajoute :

— Mes parents souhaitent que j'épouse un diplomate.

Il est minuit passé.

Je suis dans ma nouvelle chambre, occupée auparavant par maman. Excité par la visite de Hanako, je ne parviens pas à m'endormir. Allongé sur le lit, j'observe les veines des planches au plafond.

Je pense au dessin que la petite Hanako m'avait donné et que j'avais apposé longtemps sur le mur au-dessus de mon lit. Une fleur et un chiot, des motifs simples d'une enfant de quatre ans. Un cadeau précieux de ma première amie hors de l'école. Je suis sûr de l'avoir conservé quelque part dans la maison.

Je me lève et vais dans le débarras à côté de la cuisine. Depuis toujours, je range mes peintures dans des boîtes en carton, classées par années. J'espère trouver ici le cadeau de Hanako. Je retire les boîtes marquées « Tarô – six ans » et « Tarô – sept ans ». Il y a au total plus de deux cents feuilles de papier. Je fouille attentivement, mais vingt minutes passent en vain. Je ressorts du débarras en bâillant.

Je me glisse sous les draps. Un instant, je jette un regard vers l'ancien bureau de maman. Il y a trois tiroirs de chaque côté et un au milieu. L'autre jour, j'en ai ouvert un et y ai vu de menus objets, dont un passeport périmé. Je n'ai pas encore vidé ces tiroirs. Je pourrai bientôt y ranger mes propres affaires, toujours dans une boîte, laissée devant la bibliothèque.

Soudain, une idée me vient en tête. Si la mère de Hanako conservait soigneusement mes dessins, il est possible que maman ait fait de même pour celui de Hanako... Je redescends du lit.

Je suis devant le bureau. D'abord, j'ouvre les tiroirs du côté gauche. Il y a des dossiers et du papier à lettres. Rien de spécial. Puis j'examine ceux du côté droit. Et quand je tire celui du bas et fouille au fond, j'aperçois quelque chose d'inattendu – un livre d'images pour enfants. C'est le conte d'*Urashima Tarô*. Au verso est inscrit mon nom en *hiragana*. Après une seconde, je me souviens : « Le présent de la petite Hanako ! » J'avais complètement oublié son existence. Je l'avais reçu à l'occasion de mon septième anniversaire, dans un café du zoo Higashiyama. Mais pourquoi maman le gardait-elle ici ?

Je retourne au lit. Bien que je n'aie pas trouvé le dessin de Hanako, je suis content de cette trouvaille. Je me demande si Hanako se souvient encore de ce livre. Je le lui montrerai à notre prochaine rencontre.

Adossé contre les oreillers, j'observe la couverture de l'album. Une grosse tortue porte sur son dos le jeune pêcheur Urashima Tarô, une canne à pêche sur l'épaule. J'admire la délicatesse des coloris. Un livre de qualité. Je tourne les premières pages en scrutant les images et en lisant le texte soigneusement rédigé. Retombé en enfance, je suis pris par l'histoire.

Sur la plage, des enfants malmènent une tortue. Urashima Tarô arrive et la libère. Quelques jours plus tard, la tortue revient sur la plage et invite le pêcheur à venir au palais sous-marin : « Ryûgû-jô ». Le jeune homme accepte et part avec elle. Au palais, une jolie princesse l'accueille et il passe des moments joyeux...

Malgré moi, je souris. Enfant, je lisais ce dernier passage en rêvant que cette princesse était la petite Hanako. « Tarô, papa me dit qu'en Allemagne il y a beaucoup de châteaux très grands et très beaux. Tu vas venir me voir là-bas. » Ma mère m'avait traduit ces paroles. J'avais souhaité y rendre visite à mon amie un jour.

Je continue de lire.

Après quelques années au palais, Urashima Tarô se met à avoir le mal du pays et décide de retourner dans son village. Il annonce son départ à la princesse. Celle-ci lui donne en souvenir un coffret de secrets précieux, « Tamate-bako », en lui faisant promettre de ne jamais l'ouvrir.

Je tourne la page.

Le pêcheur revient chez lui. Hélas, tout est changé et personne ne le reconnaît ! Attristé, il ouvre finalement le coffret de secrets, malgré sa promesse à la princesse. Une fumée s'élève, et tout d'un coup il devient un vieillard...

Ce passage m'avait affligé : j'imaginai qu'après des années en Allemagne Hanako reviendrait au Japon, mais ne reconnaîtrait plus personne, sauf moi très vieilli, alors qu'elle serait toujours jeune. Enfant, je ne comprenais pas pourquoi un homme qui a sauvé un animal devait subir un tel sort. D'abord, je trouvais méchant de donner un cadeau en interdisant de l'ouvrir.

Quand j'étais collégien, ma mère m'a dit que ce conte lui rappelait la théorie de la relativité. J'ai été intrigué. Cette histoire a été créée au VIII^e siècle. Comment était-ce possible que l'auteur connaisse une théorie élaborée au XX^e siècle ?

Il est déjà une heure et demie du matin. J'ai enfin sommeil. Je dépose le livre à côté de ma lampe de chevet. À ce moment, j'aperçois un bout de papier dépassant de la dernière page, que je n'ai pas regardée. Qu'est-ce que c'est ? Curieux, j'ouvre à cet endroit et vois des traits enfantins sur une feuille légèrement jaunie. Un chiot blanc et une fleur orange. C'est le dessin de la petite Hanako !

Il fait chaud et humide tous les jours. « Les cigales strident bruyamment dans les arbres du jardin », me répète *Bâchan*. Nous sommes à la fin de juillet.

Je travaille à l'atelier. Le portrait que j'ai peint de ma mère est encadré et accroché au mur de la galerie. Maintenant, je dessine un village imaginaire. Une rivière, des fleurs sauvages, des montagnes, un cumulus blanc dans un ciel bleu.

Mina est revenue de Hawaï depuis une semaine. Mais je ne l'ai toujours pas revue. Dès son arrivée à Tokyo, elle est directement allée en *shinkansen* à Kyoto puis à Osaka pour d'autres séances photo. Elle est de retour à Nagoya depuis seulement deux jours.

Elle m'a écrit ce matin : « Tarô, j'ai une bonne nouvelle. J'ai réussi à louer un joli petit appartement dans un quartier agréable. Il ne te faudra que dix minutes en métro. J'habite toujours chez ma sœur et déménagerai dans quelques jours, le 1^{er} août. J'ai des choses importantes à te dire. Peut-on se voir cet après-midi à notre café habituel ? Je serai libre jusqu'à six heures. Ce soir, je dois dîner avec mes parents. » Je ne lui ai pas encore répondu.

En peignant une fleur rose, je vois dans ma tête Mina en bikini. Allongée sur la plage, elle est entourée de gens admirant son corps presque nu. Les hommes s'exclament : « Sexy ! Formidable ! » Elle prend des poses provocantes selon les directives de son photographe... Le mouvement du pinceau s'arrête. J'ouvre mon portable et réponds à Mina : « Oui, je me rendrai au café vers trois heures. Tard »

Il est presque deux heures. Ma grand-mère descend. Elle va tenir la galerie jusqu'à six heures ce soir. Je range le matériel de peinture et lui dis :

- Je vais sortir maintenant, mais revenir pour le dîner.
- Tu vas voir Hanako ?
- Mais non. Elle travaille en semaine.
- C'est vrai.

Bâchan me jette un regard significatif et s'assied derrière le comptoir. Je n'ai pas besoin de chaque fois lui dire où je vais ou qui je

rencontre, mais je n'ai pas besoin de lui mentir non plus.

— J'ai rendez-vous avec Mina. Elle est de retour de Hawaï.

— Mina ? Ah, c'est ta petite amie !

Je hoche la tête.

— Quand aurai-je le plaisir de faire sa connaissance ?

— Plus tard. Mina est très occupée en ce moment.

— Elle habite seule ?

— Non, chez sa sœur aînée.

— Alors tu vas la voir chez sa sœur ?

— Non, dans un café.

Je ne lui dis pas que Mina va bientôt s'installer dans un appartement non loin de notre quartier. *Bâchan* me propose :

— Tu pourras l'inviter ici n'importe quand. Je ne vous dérangerai pas.

Je ne réponds pas. Elle reprend :

— Excuse-moi, Tarô. Seulement, je souhaite que tu aies une bonne compagne le plus tôt possible. Sinon, tu seras tout seul après ma mort.

Je soupire. Ça y est... Je la console :

— Ne t'inquiète pas pour moi. D'abord, tu vivras encore quinze ans.

— J'aurai presque cent ans ! Je ne veux pas vivre si longtemps. J'aurais dû mourir à la place de ma fille.

Je quitte la maison. Le soleil est éblouissant. La chaleur est étouffante. Dans le ciel bleu se forme un énorme cumulus blanc et dense. Le contour du nuage se détache nettement. C'est beau. Je pense à Hanako.

J'arrive au café peu avant trois heures. Mina est déjà là, devant une boisson fraîche. Elle m'accueille de bonne humeur.

Elle me montre ses photos en bikini prises sur la plage. Très sexy. Elle écrit sur une serviette en papier : « Hawaï est magnifique ! La prochaine fois, ce sera avec toi. » Une serveuse s'approche de notre table, mais Mina me propose :

— Allons tout de suite à un *love-hotel* !

Sans attendre ma réponse, elle va payer à la caisse. Surpris, je la suis.

Elle conduit sa voiture. Nous nous rendons au même *love-hotel* que la dernière fois et louons une chambre pour deux heures.

Nous nous douchons rapidement. Mina prend l'initiative de me savonner. Je la vois chanter. Ses lèvres ne bougent pas comme lorsqu'elle chante en japonais. Sans doute est-ce une chanson en anglais. Je me demande quelles sont les choses importantes qu'elle a à me dire.

Une heure et demie a passé. Nous sommes toujours au lit.

La tête posée sur ma poitrine, Mina caresse mon bras droit du bout des doigts. Ses longs cheveux teints en brun foncé couvrent mon bras gauche. La raie au milieu est noire, sa couleur d'origine. Je perçois une forte odeur de cosmétique. Je détourne les yeux en songeant à Hanako qui laisse ses cheveux naturels.

Mina descend du lit et revient avec son sac à main. Réinstallée à côté de moi, elle écrit dans son cahier :

— J'ai parlé de toi à mes parents. Ils voudraient connaître des détails sur toi.

Je me sens confus. À notre dernière rencontre, j'ai été ému par son intention d'apprendre ma langue et ai alors recommencé à considérer notre avenir ensemble. Pourtant, cette annonce ne me réjouit pas. Joyeusement, Mina poursuit :

— Je leur ai appris d'abord que tu es sourd-muet. Ils m'ont objecté : « Comment seras-tu capable de vivre avec un handicapé ! » J'ai répondu que tu étais tout à fait autonome comme peintre et que

tu avais déjà ta propre galerie en plus d'un appartement. Finalement, ils se sont calmés.

Elle me sourit. Je prends son stylo à bille et écris dans son cahier :

— Savent-ils que je suis *half* aussi ?

— Oui. Je leur ai expliqué que ta mère s'était fiancée avec un Espagnol, mais qu'il était mort avant ta naissance. Qu'elle t'avait élevé seule en tenant une librairie d'occasion. Ils m'ont demandé quelle était ta nationalité. J'ai répondu : « Japonaise, bien sûr ! »

Je ne suis pas vexé par cette question sur ma nationalité. Je suis Japonais depuis ma naissance, mais les gens ne croient pas spontanément qu'un *half* puisse être Japonais. J'interroge Mina sans enthousiasme :

— Alors tes parents ont accepté de me recevoir ?

— Oui. Cependant, ils voudraient s'assurer que tu n'as ni criminel ni handicapé mental dans ta famille. As-tu quelqu'un comme ça ?

Ébahi, je la regarde. Je ne m'attendais pas à cette question. Elle ajoute que son père travaille à la mairie d'un arrondissement. Je réfléchis un moment. J'ignore tout de ma filiation espagnole : mon père était orphelin, d'après ma mère. Quant au côté japonais, je n'ai que *Bâchan*. Mon grand-père vit dans la même préfecture que moi, mais je ne l'ai jamais rencontré. Je dois avoir quelque part des oncles, des tantes, des cousins et d'autres parents lointains. Il est possible qu'il y ait des cas « dérangeants ». Seulement, je ne suis pas au courant. Je réponds à Mina :

— Non, pour autant que je sache.

— Alors tout va bien !

Elle ferme son cahier et saute à mon cou. Je regarde le plafond en me rappelant ce que maman me répétait. « Il n'existe nulle part une famille qui n'ait aucun ennui. N'envie pas le foyer d'autrui. » Je me demande si Mina a une famille parfaite.

L'heure de libérer la chambre approche. La fatigue m'envahit soudain.

Mina se met à s'habiller. Au moment où je me lève du lit, son sac à main tombe par terre et un carnet rouge en sort. Je les ramasse et elle m'exprime avec un geste : « Tu peux regarder. » C'est son passeport. Je vois sur la couverture les caractères en haut et

Japan Passport en bas. Entre les deux, il y a le sceau impérial du Japon. Curieux, j'observe le dessin symétrique de la fleur de chrysanthème.

Rhabillée, Mina se rassied à côté de moi. Elle reprend son passeport et me montre fièrement les pages où se trouvent sa date de naissance et sa photo en noir et blanc. Ici, on ne remarque pas trop ses cheveux teints. Elle fixe sérieusement l'objectif. À la page suivante sont apposés les deux cachets indiquant ses dates de sortie et d'entrée au Japon. Je constate qu'elle est restée à Hawaï six jours, comme prévu.

Nous quittons l'hôtel. Il est presque six heures du soir. Le ciel est encore clair. Mina me conduit vers le métro le plus proche. Pendant le trajet, je demeure silencieux en songeant au vieux passeport de ma mère, celui de l'époque où elle est allée en Espagne. Je me sens embrouillé : l'autre jour, je n'ai trouvé aucun cachet de sortie ni d'entrée au Japon.

Nous arrivons à la station de métro. Quand je descends de la voiture, Mina me retient :

— Attends, Tarô !

Elle ressort son cahier et le stylo à bille. En l'observant écrire, je me rends compte qu'elle n'a rien mentionné aujourd'hui sur son cours de langue des signes.

En souriant, elle me tend son message :

— Quand peux-tu rencontrer mes parents ?

Le visage de Hanako me traverse l'esprit.

Ça sent bon. Ma grand-mère a préparé du ragoût pour le dîner. Nous nous installons face à face. Je lui demande :

— Y a-t-il eu des clients cet après-midi ?

— Pas beaucoup, mais le portrait de ta mère a été vendu.

— Déjà ? !

— Oui. Tu en feras un autre.

Bâchan est contente pour moi. Je ne m'attendais pas à ce que ce tableau se vende si vite. J'avais mis un prix élevé – l'équivalent de cinq mois de loyer à mon ancien appartement.

— Qui l'a acheté ?

— Monsieur Kawano. Tu te souviens de ce nom ? C'est le patron de la revue *Azami*.

Je m'étonne :

— Celui qui a été un amant de maman ?

— Eh oui. C'est la première fois que je le voyais. Je l'ai trouvé très sympathique.

Je réfléchis. Le père de Hanako, maintenant l'ambassadeur du Japon en Belgique, est abonné à *Azami* depuis des années. Il estime beaucoup cette revue et c'est grâce à elle que Hanako a appris le décès de ma mère et la fermeture de la librairie Kitô. *Bâchan* ajoute :

— Monsieur Kawano désire t'interviewer en vue d'un article sur toi et la galerie Kitô.

— Un ancien amant de maman voudrait m'interviewer ?

Elle rit :

— Il ignore que nous sommes au courant de leur relation.

— Comment en es-tu sûre ?

— Par sa manière de parler. En tout cas, il t'a laissé un exemplaire d'*Azami*. Tu retrouveras dedans sa carte de visite.

Elle me tend la revue. Au coin droit en haut de la couverture apparaît l'image d'une fleur de chardon mauve. La délicatesse de la couleur me saisit. Une beauté sauvage et sensuelle. Elle me dit :

— C'est Mitsuko qui a envoyé ici monsieur Kawano.

Je mange mon ragoût en silence. Je songe à Mina. Il y a quelque chose qui cloche entre nous. Je dois admettre que ce n'est pas elle qui occupe mon cœur, mais Hanako. En ce moment même, je souhaite sa présence.

Bâchan me regarde :

— Qu'as-tu ?

Je secoue la tête comme un petit garçon devant sa mère.

— Tarô, j'habite chez toi. Si tu espères vivre seul avec ta copine, je déménagerai dans une maison de retraite.

Je réagis aussitôt :

— Que racontes-tu ! Je veux que tu vives ici avec moi. Je n'amènerai personne qui ne s'entende pas avec toi. Ce n'est pas parce que maman me l'a demandé. Je t'aime et j'ai besoin de toi !

Elle a les larmes aux yeux.

Cette vieille femme me choie sans retenue depuis mon enfance. Alors que maman était très prise par ses affaires, *Bâchan* faisait tout pour nous à la maison, le ménage et la cuisine. Lorsque j'étais petit et que ma mère était absente le soir, je dormais auprès d'elle. J'apprécie toujours sa douceur maternelle.

Nous prenons le thé. *Bâchan* me sert un morceau de gâteau au chocolat. J'annonce enfin :

— Je n'épouserai pas Mina.

Ahurie, elle me demande :

— Qu'est-ce qui vous est arrivé cet après-midi ? Une querelle ?

— Non. Au contraire, Mina voulait me présenter à ses parents.

— Elle est sérieuse alors. Tu m'as dit l'autre jour qu'elle avait commencé à apprendre ta langue.

— Ses efforts m'ont touché, mais je trouve qu'il nous manque quelque chose d'important.

— C'est bien que tu écoutes ton intuition !

Je lui répète ce que Mina m'a raconté cet après-midi au *love-hotel* : ses parents accepteront de m'accueillir s'il n'y a pas de handicapé mental ni de criminel dans ma famille. *Bâchan* m'« écoute » sans m'interrompre, mais son visage devient pâle. Je poursuis. Après un long silence, elle m'interroge :

— Son père, que fait-il ?

— C'est un fonctionnaire. Il travaille à la mairie d'un arrondissement.

Ses yeux s'écarquillent. J'ajoute :

— Je comprends que personne ne veuille se lier à une famille ayant ce genre d'ennuis. Mina a été ravie de savoir qu'il n'y a pas de tels cas chez moi.

Ma grand-mère boit son thé sans un mot. Elle me semble réfléchir.

— Tarô...

Elle me regarde, le visage pâle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai quelque chose à t'avouer. Une chose dérangeante pour toi.

Je suis embrouillé :

— Sur moi ?

Elle secoue la tête. Je songe au vieux passeport de ma mère dans lequel il n'y a aucun cachet de départ et d'entrée au Japon. De nouveau, je lui demande :

— Sur maman ?

— Non. C'est sur moi, mon chéri.

Son visage exprime visiblement l'angoisse. Je n'ai aucune idée de ce dont il s'agit, mais ce doit être une mauvaise nouvelle. Elle me déclare :

— Jadis, j'ai fait un an de prison.

— De prison ? !

Je suis ébahi. Ma grand-mère, une criminelle ? Ce n'est pas possible...

— Ça s'est passé il y a très longtemps, dit-elle. Mitsuko avait onze ans.

— Maman le savait-elle ?

— Bien sûr. Pendant que je purgeais ma peine, elle habitait chez son père.

Bâchan me raconte. À l'époque, divorcée, elle élevait seule sa fille en travaillant dans un bistro. Elle était cuisinière. Au bistro, une serveuse était follement amoureuse d'un barman. Mais celui-ci préférerait ma grand-mère. Un jour, jalouse, la serveuse est venue dans la cuisine la provoquer. L'incident s'est produit à ce moment-là. *Bâchan* l'a blessée avec un couteau.

— Tarô, je suis tellement désolée. Ce fut une stupide erreur.

Une idée désagréable me vient à l'esprit : peut-être que les parents de Mina ont déjà entendu cette histoire. Je pense à Hanako. J'étais content qu'elle n'ait pas réagi négativement en apprenant que maman avait été une entraîneuse dans un bar. Au contraire, elle a montré un grand intérêt pour sa vie. Pourtant, si elle savait le passé de ma grand-mère, sans doute qu'elle s'éloignerait de moi.

Je soupire et demande à *Bâchan* :

— Y a-t-il d'autres surprises sur ma famille ?

— Non, pour autant que je sache.

C'est samedi matin. Le temps est nuageux. Il ne fait pas trop chaud pour le plein été.

Hier, j'ai enfin déclaré à Mina que nous nous séparions en avouant mes sentiments. Elle était triste, mais m'a dit finalement : « Tu es honnête. Je l'apprécierai toujours. » Cela m'a ému. Nous nous sommes quittés en nous souhaitant mutuellement bonne chance.

Je travaille à l'atelier. Aujourd'hui, je peins un autre portrait de ma mère. Cette fois-ci, elle porte une longue robe rouge. Installée dans un fauteuil club, elle tient une cigarette entre deux doigts.

Vers midi, je termine mon tableau. J'ai faim. Avant de monter à l'étage, j'ouvre mon portable. Un message de Hanako ! Mon cœur bat à grands coups. L'heure de réception indique onze heures du matin. Une semaine s'est écoulée depuis sa dernière visite chez nous.

Hanako m'écrit : « Salut, Tarô ! Comment vas-tu ? Quoi de neuf ? » Je lui réponds que Mina et moi ne sommes plus en couple. Elle réagit aussitôt : « Bon, tu es plus disponible maintenant. J'aimerais t'inviter au zoo Higashiyama cet après-midi. J'ai deux billets d'entrée gratuits. » Très excité, je tape : « Oui, avec grand plaisir ! »

Au déjeuner, j'informe ma grand-mère de ma sortie.

— Avec Hanako ! Je serais enchantée de la revoir. Si elle est libre ce soir, amène-la. Je préparerai des plats pour nous trois.

— On verra. Je te ferai savoir si oui ou non avant cinq heures.

Notre rendez-vous est à une heure et demie devant l'entrée du zoo. Je mets dans mon sac à dos le livre *Urashima Tarô*, dans lequel je garde le dessin de la petite Hanako. *Bâchan* m'encourage : « Amuse-toi bien ! » Son sourire insouciant me déconcerte.

Je me dirige en courant vers la station de métro.

Le train n'est pas bondé. Assis à côté de la fenêtre, j'ouvre un magazine acheté dans un kiosque. Il y a des articles sur les attraits touristiques de la Belgique. Je me rappelle que les parents de Hanako reviendront très bientôt de Bruxelles et qu'ils resteront deux semaines au Japon.

Je pense au fossé entre nos deux familles. Son père ambassadeur

du Japon, mon père inconnu, ma mère libraire de livres d'occasion et entraîneuse de bar, ma grand-mère ex-prisonnière. Si Hanako apprend cette dernière chose, elle ne viendra plus chez nous. Je me rends compte qu'auparavant je ne me souciais jamais des classes sociales. J'aime Hanako, et même si elle m'aimait aussi, ce ne serait pas facile de nous fréquenter. Néanmoins, j'espère revoir sa mère, madame Sato, qui était si gentille avec moi.

J'arrive au zoo Higashiyama. En montant le large escalier de béton, j'aperçois beaucoup d'enfants et d'adultes qui font la queue aux guichets. Il est quelques minutes avant une heure et demie. Hanako n'est pas encore là. Je l'attends devant une grande porte en fer fermée à clé, qui semble ne servir que pour les véhicules d'entretien.

Je cherche dans mon sac à dos le magazine que je n'ai guère lu dans le train. À ce moment, quelqu'un touche doucement mon épaule. Je me retourne. C'est Hanako. Je tente de la saluer, mais sans mon visage se raidir. Elle s'exprime à la fois en langue des signes et oralement :

— Je t'ai fait attendre ?

Je secoue la tête. Les mouvements de ses lèvres sont très clairs. Elle me sourit tendrement. Je lui dis enfin :

— Merci pour ton invitation.

— Il n'y a pas de quoi. Je suis contente que tu aies accepté mon offre de dernière minute.

Elle porte un jean et un chemisier blanc à manches courtes. Je remarque sur sa poitrine gauche la même broche en forme d'escargot que lors de notre première rencontre devant la librairie Kitô. Hanako prend ma main :

— On y va ?

Son geste est toujours spontané et naturel.

Nous nous promenons dans le zoo. L'autre jour, elle était très bavarde chez nous, mais aujourd'hui, elle reste silencieuse. Je n'ai aucune idée de ce à quoi elle pense, mais moi, je suis obsédé par le passé de ma grand-mère. Quand nous nous arrêtons devant une girafe, Hanako me demande :

— Tu as l'air très préoccupé, ou plutôt angoissé. C'est à cause de ta séparation d'avec Mina ?

Je secoue la tête. La girafe balance son long cou. C'est mon animal préféré. Le regard amical, Hanako m'interroge :

— Alors qu'est-ce qui te dérange tant ? Je peux le savoir ?

J'hésite à lui répondre. Mais je lui raconte finalement l'incarcération de *Bâchan*. Je parle aussi des parents de Mina. Hanako s'écrie :

— Ta pauvre grand-mère !

— Pauvre ? Pourquoi tu dis ça ?

— Imagine ! C'était une erreur, et elle a déjà purgé sa peine. En plus, c'est une histoire d'il y a presque un demi-siècle. Il était normal qu'elle garde ce passé secret pour te protéger. Hélas ! Elle a dû te l'avouer à cause de la famille de Mina.

Je ne m'attendais pas à cette réaction. Hanako me semble plus mûre, plus sage que Mina et moi, bien qu'elle soit la plus jeune de nous trois. Je comprends pourquoi elle a choisi le métier de travailleuse sociale. Je me sens honteux d'avoir eu des sentiments négatifs envers *Bâchan*.

Hanako me tape sur l'épaule :

— Secoue-toi, Tarô ! J'adore ta grand-mère . Si cela ne la gêne pas, j'aimerais bien connaître sa vie, comme celle de ta mère. C'est une artiste.

— Comment sais-tu qu'elle est artiste ?

— Maman conserve les merveilleux signets et étuis à crayons qu'elle faisait à la main. Elle en a acheté beaucoup à la librairie Kitô avant de partir pour l'Allemagne.

Sa franchise me frappe une fois de plus. Je lui demande :

— Alors tu souhaites continuer à nous voir, *Bâchan* et moi ?

— Quelle question ! Son passé ne me regarde pas.

— Mais ton père est diplomate...

— Ne te soucie pas de ma famille.

Elle se tait un moment, la tête baissée. Puis elle me fixe dans les yeux.

— Tarô, tu ne peux pas savoir combien j'ai été contente en apprenant que tu avais rompu avec Mina.

Ses lèvres tremblent. Ses yeux se mouillent. Soudain, elle s'exclame :

— Je t'aime, Tarô !

Réjoui, je lui réponds aussitôt :

— Moi aussi, je t'aime ! J'ai eu le coup de foudre pour toi, et depuis, c'est impossible de ne pas penser à toi.

Je la serre fortement dans mes bras. Elle ne bouge pas, le visage contre ma poitrine. Nous restons ainsi sans paroles. Je me répète : « Est-ce un rêve ? »

Après plus de deux heures de promenade, nous entrons dans le café où nous avons fêté mon septième anniversaire avec nos mères.

Le climatiseur est en marche. Installés près d'une grande fenêtre, nous prenons du jus de fruits frais. Le regard nostalgique, Hanako me dit :

— Ici, tu faisais des dessins d'animaux.

— Oui. Et ici ta mère m'a offert une boîte de peinture à l'aquarelle.

— Ça, je ne m'en souviens pas.

Je l'interroge :

— Te rappelles-tu que tu m'avais toi aussi donné un cadeau ?

— Quel cadeau ?

— Le livre *Urashima Tarô*.

Cela non plus, elle ne s'en souvient pas. Je sors de mon sac le livre en question et le lui montre :

— Le voilà ! Je l'ai récemment retrouvé.

Hanako l'examine et me dit :

— C'est sans doute maman qui l'avait choisi pour toi.

Je l'ouvre à la dernière page :

— Voici ton dessin.

— Mon dessin ? !

Très étonnée, elle regarde l'image enfantine : un chiot blanc et une fleur orange. Tout d'un coup, elle rit :

— C'est bien que je n'aie pas rêvé de devenir peintre !

Je lui raconte ce qui m'est arrivé après son départ pour l'Allemagne. J'ai trouvé un chiot abandonné dans un parc. Tout blanc comme celui de son dessin. Mon vieux chat, Socrate, venait de mourir. J'ai supplié ma mère de garder ce petit chien adorable et elle a accepté. Je l'ai nommé Shaka. Il a vécu quinze ans, comme Socrate.

Hanako commente :

— Alors Shaka est apparu pour te consoler de la perte de Socrate.

— Oui, mais surtout de notre séparation.

— Moi aussi, j'ai été très triste pendant quelques mois après notre arrivée à Francfort. Là-bas, mes parents m'ont acheté un chaton.

Devine quel nom je lui ai donné.

— Socrate ?

— Exactement ! Il nous a suivis dans plusieurs pays étrangers. Il est mort au Japon.

— Quel âge avait-il ?

— Quatorze ans. J'ai pleuré plusieurs jours. Sa mort a beaucoup attristé maman aussi.

Il est quatre heures et demie passées. Le zoo fermera bientôt. Je dis à Hanako que ma grand-mère l'invite à dîner chez nous ce soir. Monoureuse en est enchantée.

Bâchan est ravie de revoir Hanako. Les deux s'entendent vraiment très bien, et cette fois, elles préparent le dîner ensemble.

Je descends dans mon atelier pour travailler un peu.

J'encadre le portrait de ma mère que j'ai terminé ce matin. Vêtue d'un décolleté rouge plongeant, elle fume une cigarette. Elle porte une perruque noire de jais, dont la frange lui tombe jusqu'aux sourcils. Son regard pensif est dirigé vers la gauche. Elle est maquillée. Une faible lumière couvre son profil blanc. Un moment me viennent à l'esprit ses paroles : « Tarô, à mon avis, on doit se marier sur un coup de tête. Si on y réfléchit trop, ça ne se réalise jamais. »

Je décide de demander Hanako en mariage dès ce soir.

Ses parents reviendront dans une semaine à Nagoya. Puisqu'ils ne resteront au Japon que quinze jours, Hanako désire me présenter à cette occasion. Ce ne sera pas facile pour eux qui souhaitent que leur fille épouse un diplomate. Je ferai tout mon possible pour qu'ils m'acceptent.

Pour aérer l'atelier, j'ouvre la porte vitrée donnant sur la cour arrière. Le ciel nuageux est plus sombre que tout à l'heure. Il risque de pleuvoir cette nuit.

Hanako descend pour me signaler que le dîner est prêt. Elle aperçoit le portrait tout juste encadré. Je lui dis que l'autre a déjà été vendu. Elle s'exclame :

— Trop belle, trop sensuelle, trop intelligente pour appartenir à un seul homme ! Je comprends pourquoi ta mère est restée célibataire.

Nous remontons à l'étage.

Bâchan m'annonce fièrement que Hanako a préparé une excellente soupe de miso aux champignons. On se met à table. Je vois mes mets favoris : sashimi, yakitori, salade aux algues. Je commence par la soupe tout à fait délicieuse. Animées, les deux femmes bavardent comme si elles se connaissaient depuis des années. Elles rient ensemble. Je leur demande de quoi elles parlent. Hanako s'excuse en langue des signes :

— Désolée, ta grand-mère me raconte une histoire drôle à propos

de madame U.

Madame U. est une amie proche de *Bâchan*, catholique elle aussi. Chaque dimanche, après la messe, les deux déjeunent dans un restaurant. En semaine, elles sortent régulièrement voir un film ou se promener. Mais je ne la connais pas beaucoup. Hanako me demande :

— Savais-tu qu'elles ont passé un an dans la même prison, partageant la même cellule ?

« Quoi ? » Ebahi, je regarde *Bâchan* qui précise :

— Depuis sa retraite, mon amie travaille comme bénévole dans l'orphelinat fondé par notre église. Les enfants l'adorent comme leur vraie grand-mère. Pendant que vous étiez au zoo, je suis allée à l'orphelinat pour lui donner un coup de main.

Hanako la questionne franchement :

— Quel crime avait-elle commis ?

— Possession de drogue.

— De drogue ?

— En réalité, elle s'est accusée à la place de son fils, naïvement trompé par des amis.

— Oh, là, là ! Madame U. est allée en prison à la place de son fils. J'espère qu'il est rentré dans le droit chemin.

— Eh oui, heureusement. Il a étudié sérieusement et est devenu ingénieur. Il fait du bénévolat dans une maison de rééducation.

— Ah, c'est bien, ça !

Les deux discutent librement. C'est la première fois que *Bâchan* raconte ces choses devant moi. Hanako doit avoir un don spécial pour attirer les confidences.

Ma grand-mère change de sujet :

— Hanako, pourquoi tu n'es pas venue revoir Tarô plus tôt ?

— Je le souhaitais. Mais maman me répétait de ne pas déranger la famille Tsuji. Je croyais qu'il y avait eu quelque chose entre les deux. Une querelle, par exemple.

— Ma fille n'était pas quelqu'un de facile avec quiconque.

— Ah bon...

Hanako a un air songeur. Elle reprend :

— Lorsque j'ai appris son décès, j'ai été attristée en pensant à Tarô. C'est à ce moment-là que j'ai décidé de le revoir, seule.

Bâchan poursuit :

— Tes parents sont-ils maintenant au courant de la mort de Mitsuko ?

— Oui. Je leur ai écrit à ce propos dans un message récent. Mon père m'a répondu que la fermeture de cette librairie était une grande perte culturelle.

— Et ta mère ?

— Je n'ai pas reçu de commentaire de sa part.

— Tes parents savent-ils que tu as revu Tarô ?

— Non, pas encore.

Pour le dessert, nous prenons le gâteau aux fruits que j'ai acheté en revenant du zoo Higashiyama. Nous parlons du livre *Urashima Tarô* que j'ai montré à Hanako cet après-midi au zoo.

— Tu l'avais donc gardé tout ce temps ! s'étonne ma grand-mère.

Je lui explique qu'en fait je l'ai récemment retrouvé dans un tiroir du bureau de maman. Hanako renchérit :

— Tarô a aussi retrouvé mon dessin !

Je sors de mon sac à dos le livre avec le dessin. *Bâchan* me demande :

— Pourquoi Mitsuko les conservait-elle à cet endroit ?

— Je ne sais pas. Peut-être les avait-elle oubliés là.

Elle observe les images enfantines : un chiot blanc et une fleur orange. J'ajoute que Hanako a encore tous mes croquis, soigneusement plastifiés par sa mère. *Bâchan* est émue :

— C'est très gentil de la part de madame Sato.

Elle prend dans la main le conte d'*Urashima Tarô*. En silence, elle suit l'histoire. Le jeune pêcheur sauve une tortue malmenée par des enfants. La tortue l'invite au palais sousmarin. Il rencontre la princesse de la mer. Puis, ayant reçu en cadeau un coffret de secrets, il revient dans son village où personne ne le reconnaît... *Bâchan* examine la scène où le pêcheur vieillit soudainement alors que de la fumée sort du coffret. Elle nous donne son avis :

— Ce serait idéal si on avait une vie comme ce pêcheur. Rester jeune longtemps sans se rendre compte du temps qui passe, puis tout d'un coup vieillir et mourir.

Je la taquine :

— Dans ce cas, fais un voyage dans l'espace à grande vitesse pendant quelques années.

Stupéfaite, elle me lance :

— Quel rapport entre ce pêcheur et un voyage dans l'espace ?

— Imagine que la tortue est une fusée et le palais sous la mer une planète d'une lointaine étoile.

— La tortue une fusée ? Drôle de comparaison ! Je n'y comprends rien.

Hanako lui sourit :

— J'ai entendu dire que, quand on bouge, le temps s'écoule plus lentement. Donc vous revenez moins vieillie. Peut-être même plus jeune que Tarô et moi à ce moment-là.

Ma grand-mère est mécontente :

— Quelle logique ! Si je reviens plus jeune que vous, tous les gens de ma génération seront déjà morts. Je ne voudrais plus vivre dans un tel monde.

Je ris :

— Alors tu apportes un coffret de secrets, Tamate-bako !

— Eh oui, j'accepterais ton idée à condition de mourir immédiatement en ouvrant le coffret.

Hanako aussi rit. Je me remémore l'époque où je relisais ce conte de fées à maintes reprises. J'étais triste en imaginant la petite Hanako être ce jeune pêcheur. Après son séjour en Allemagne, elle reviendrait au Japon, mais je ne serais plus là.

Brusquement, *Bâchan* agite exagérément les bras :

— Quel coup de tonnerre ! C'est un gros orage !

Je vais à la fenêtre. Les arbres de la cour arrière sont secoués par un vent violent. Elle dit à Hanako :

— Je ne veux pas que tu rentres à la maison par un temps pareil. Demain, c'est dimanche. Tu pourras dormir ici ce soir. On a une chambre d'ami.

Hanako me regarde. J'insiste :

— Elle a raison. Reste chez nous.

— C'est gentil à vous, mais tout à l'heure j'ai appelé la bonne et son mari pour leur dire que ce soir je serais de retour avant dix heures. Ils se sentent responsables de ma sécurité. Je ne voudrais pas leur causer d'ennuis.

Ma grand-mère lui suggère :

— Donne-moi le numéro de téléphone chez toi. Je m'en occupe.

Hanako écrit le numéro sur un papier. *Bâchan* prend le combiné de

notre téléphone fixe et appelle le couple. Après quelques secondes, elle parle. Hanako me traduit ses paroles :

— « Bonsoir. C'est bien la demeure des Sato ?... Je suis madame Shimizu, une amie de Hanako... Oui... Aujourd'hui, je l'ai invitée à dîner... Mais puisqu'il y a un orage terrible je lui ai proposé de dormir chez moi cette nuit... Merci, madame. »

Puis *Bâchan* tend l'appareil à Hanako. Celle-ci, après un bref échange avec sa bonne, revient à la table en nous annonçant :

— C'est réglé !

Bâchan cligne de l'œil. Je les taquine :

— Vous êtes coupables de ce méfait. Notre dessert est terminé. Ma grand-mère va dans sa chambre chercher quelque chose. Hanako et moi faisons la vaisselle. Nous restons silencieux. Je réfléchis à la façon de la demander en mariage. À ce moment, elle me regarde dans les yeux et dit :

— Tarô, puis-je devenir ta femme ? Surpris, je fixe son regard sérieux. Je lui réponds immédiatement :

— Bien sûr !

Elle se jette dans mes bras. En la serrant, je crois rêver.

Bâchan revient avec un *yukata*, une serviette et une brosse à dents neuves.

Elle les tend à Hanako :

— Grâce à toi, je n'ai jamais été aussi heureuse d'un tel orage.

Ma chambre est légèrement climatisée. Je suis au lit en pyjama.

Adossé à des oreillers, j'attends que Hanako sorte de la salle de bain. Je lis un ouvrage de philosophie que j'ai pris dans la bibliothèque de ma mère. Le sens de l'existence. Je parcours quelques pages sans comprendre. Je déplace le livre et lève les yeux vers le plafond. Mon cœur bat. Ce soir, nous nous sommes promis, et maintenant nous allons passer une nuit ensemble. Est-ce un rêve ou la réalité ?

La porte s'ouvre et Hanako apparaît, vêtue du *yukata* que ma grand-mère lui a prêté. Le kimono lui va très bien. L'air un peu gêné, elle me regarde. Sa peau brille. Ses cheveux noirs naturels sont encore humides.

Je me déplace et m'assois sur le bord du lit. Elle s'approche lentement et s'arrête devant moi. Un parfum de savon effleure ma narine. Je dénoue son *obi* et ouvre son *yukata*. Elle n'a rien dessous. La toison pubienne noire contraste avec la peau blanche. C'est beau.

Hanako reste immobile. Je colle mon visage sur sa poitrine. Sa peau est douce et soyeuse. Elle caresse mes cheveux. Je sens la paix et même une sorte de nostalgie que je ne peux pas décrire exactement. Les larmes me montent aux yeux.

Je me lève. Nous sommes face à face. Je baise ses paupières, le nez, les lèvres. J'ôte son *yukata*, elle déboutonne mon pyjama. Nous sommes nus. Au moment où je l'invite à me rejoindre sur le lit, elle me dit :

— C'est la première fois.

Je m'étonne. Je n'ai jamais couché avec une vierge. Comme Mina, toutes mes ex-copines avaient déjà eu des expériences sexuelles.

— Es-tu nerveuse ?

— Non. Au contraire, je suis heureuse. Seulement, je veux que tu le saches.

— Ne t'inquiète pas. Nous prendrons beaucoup de temps jusqu'à ce que tu sois prête.

Elle me sourit :

— Tu es l'homme de ma vie.

— Et tu es la femme de ma vie.

Nous nous enlaçons fortement.

Hanako me propose d'étendre une serviette sur le drap. Je vais en chercher une. Elle m'assure qu'elle est dans sa période « sûre ». Finalement, nous nous allongeons sur le lit. Elle sur le dos, moi sur le côté.

Nous nous embrassons doucement. De la pointe de ma langue je lui caresse le cou, les épaules, les mamelons, le ventre, autour du sexe... Ainsi, je continue à la câliner comme si je touchais un corps fragile. Au bout d'un moment, Hanako, passive au début, se met à réagir en tortillant ses hanches. La bouche à moitié ouverte, elle tourne la tête de gauche à droite. Ses cheveux deviennent en désordre. Nos corps sont brûlants. Elle saisit mes épaules. Je monte sur elle. Ses lèvres expriment :

— Je suis prête ! Entre !

Mon gland effleure sa vulve, un frisson me parcourt. Ce qui ne m'était jamais arrivé auparavant. Je pousse doucement. L'intérieur est chaud et mouillé. Hanako respire à pleins poumons. Au moment où je pénètre l'hymen plus profondément, elle expire lentement comme si elle tentait de se détendre. Nous nous fixons. Ses yeux sont humides et une grosse larme coule. Elle me dit :

— Je n'ai aucune douleur. Au contraire, cela me donne du plaisir.

Elle pleure. Je l'embrasse sur le front. Collés l'un contre l'autre, nous restons immobiles. Puis je commence à remuer les reins et Hanako réagit à mes mouvements. J'accélère. Sa respiration devient courte. Ses lèvres expriment :

— Plus fort ! Plus vite !

Je ne peux plus me retenir. Elle m'agrippe. J'éjacule.

À neuf heures du matin, Hanako et moi sommes encore au lit. Je n'ai aucune idée quand l'orage a cessé. La lumière du soleil pénètre dans la chambre à travers les rideaux blancs.

Nous venons de refaire l'amour passionnément comme hier soir, comme si je n'avais jamais été amoureux avant. De nouveau, elle a eu les larmes aux yeux.

Hanako me demande :

— La maison est tranquille. Où est *Bâchan* ?

Je suis content qu'elle appelle ainsi ma grand-mère.

— C'est dimanche. Elle est allée à l'église. Après la messe, elle déjeune au restaurant avec madame U.

— Ah, celle qu'elle a connue en prison !

Je hoche la tête.

— *Bâchan* est drôle ! Je l'adore.

— Nous trois vivrons ensemble dans cette maison. Cela ne te dérange pas ?

— Au contraire !

Je me tais un moment. Hanako me regarde :

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je pense à tes parents. S'ils apprennent son incarcération, même si cela fait un demi-siècle...

— Alors ne le leur dis pas.

— Mais ton père est diplomate. Il risque de le découvrir et cela nuira à sa carrière et à sa famille.

Je lui répète la condition qu'avaient imposée les parents de Mina : ni criminel ni handicapé mental chez moi. Hanako m'interroge :

— C'est à cause de ça que tu as rompu avec elle ?

— Non, pas du tout. D'abord, je ne savais pas encore que *Bâchan* avait fait de la prison quand Mina m'a parlé de cette condition.

— Donc elle n'est toujours pas au courant.

— Non. Le problème entre nous n'était pas là. Je me suis rendu compte que je n'étais pas vraiment amoureux d'elle. Je pensais seulement à toi depuis notre première rencontre.

Hanako m'« écoute » sans m'interrompre. Je continue :

— Néanmoins, je comprends bien qu'on puisse être inquiet. Surtout ton père, qui est haut fonctionnaire.

Elle me coupe :

— Arrête, Tarô ! Je suis prête à affronter toutes les éventualités. Après tout, c'est notre avenir. Si ma famille s'oppose à notre union, je n'ai qu'à la quitter.

Elle me semble vraiment déterminée.

— Tarô, je te présenterai à mes parents le plus tôt possible. Aujourd'hui, je leur écrirai que j'ai enfin rencontré l'homme de ma vie. Ils ne seront pas pris au dépourvu à leur arrivée au Japon.

— Tu ressembles à maman.

— À ta mère ?

— Oui. Par ton caractère. Elle était très fière et indépendante. Elle évitait toujours les gens à l'esprit indécis, surtout les femmes.

— Ma mère est à l'opposé. Ah, c'est pour cela que les deux ne sont pas devenues amies !

— Moi, je garde de bons souvenirs de madame Sato, tendre et extrêmement gentille. Quand j'étais petit, je souhaitais même que maman soit comme elle.

— Je ne me souviens pas beaucoup de madame Tsuji. As-tu des photos d'elle de cette époque-là ?

— Pas vraiment. Elle détestait être photographiée. Attends ! Je vais te montrer son vieux passeport.

Je le lui apporte. Observant la photo, Hanako me demande :

— Quel âge avait-elle ?

— Environ trente et un ans, l'année précédant ma naissance.

— Ici, elle paraît très tendue et angoissée, très différente de sur tes tableaux.

Hanako feuillette le passeport :

— Tu m'as dit que tes parents s'étaient rencontrés à Madrid. Pourtant, les pages sont toutes blanches : il n'y a ni tampon de sortie ni tampon d'entrée au Japon.

— Tu veux dire que maman n'a visité aucun pays étranger durant

cette époque ?

— Sûrement. La douane japonaise est très stricte.

Le doute que j'ai ressenti lorsque Mina m'a montré son passeport s'amplifie. Je reste confus.

— Tarô, où es-tu né ?

— À Kanazawa. Maman et moi y avons vécu pendant deux années, avant d'emménager à Nagoya.

— *Bâchan* est souvent allée à Kanazawa vous voir ?

— Non, elle n'était même pas au courant de la grossesse de ma mère. J'avais deux ans quand elle m'a vu pour la première fois.

— Elle a dû être très surprise !

— Eh oui.

Hanako examine toujours la vieille photo dans le passeport.

— C'est curieux, dit-elle. Ta mère n'a pas rencontré ton père en Espagne ni ailleurs à l'étranger. Il devait être au Japon à cette époque-là et, après son retour à Madrid, il est mort dans un accident.

Alors que je réfléchis, elle poursuit :

— Ton père espagnol, comment s'appelait-il ?

— Felipe Santos.

— Quel nom charmant !

— Oui, il me plaît beaucoup.

— Sais-tu où habitent ses parents ?

— Non. Il était orphelin.

— Orphelin...

Hanako se tait. J'ajoute :

— Ces détails n'ont plus d'importance. Mitsuko Tsuji était ma mère. C'est tout ce qui compte pour moi.

— As-tu une copie de ton *koseki* ?

— Oui. J'en ai une.

Je vais la chercher dans la boîte en carton, restée devant la bibliothèque. C'est une copie que j'ai obtenue peu après les funérailles de maman. Hanako la lit en silence. Naturellement, le nom de mon père espagnol n'y figure pas.

— Bientôt, dis-je, nous aurons notre propre *koseki* en tant que couple.

Elle lève les yeux, souriante :

— Et je serai madame Tsuji.

On est vendredi. Ce matin, ma grand-mère est allée avec madame U. aux eaux thermales de Nagano. Elle sera de retour dans trois jours. Et ce soir, Hanako va me rejoindre ici jusqu'à dimanche.

À deux heures de l'après-midi, *Onêchan* vient s'occuper de la galerie. Dès qu'elle me voit, elle s'exclame en langue des signes :

— Tarô, tu vas te marier avec ton amie d'enfance !

Je suis gêné. Cela ne fait pas longtemps que je lui ai parlé de ma relation avec Mina. Malgré mon embarras, elle poursuit en me souriant :

— Toi et Hanako êtes comme mon mari et moi. Nous étions amis d'enfance.

Je ne le savais pas. Elle m'explique :

— Nous sommes tombés amoureux après avoir perdu contact pendant quinze ans. Bien qu'encore étudiants universitaires, nous avons commencé à vivre ensemble. Je l'ai épousé dès la fin de nos études.

J'appelle toujours son mari *Onîchan*. J'avais six ans lorsque ce jeune couple a emménagé dans un appartement derrière la librairie Kitô. C'était dans un vieux bâtiment qui n'existe plus. *Onêchan* s'intéressait à ma langue et m'invitait souvent chez eux. *Onîchan*, futur artiste et prof de beaux-arts, m'encourageait à continuer le dessin.

Onêchan me dit d'un air attendri :

— Je me souviens que tu me parlais beaucoup de Hanako. Tu étais vraiment triste lorsqu'elle est partie pour l'Allemagne. Mais je n'aurais jamais prévu vos fiançailles après tant d'années, comme nous.

La porte s'ouvre et un homme entre. *Onêchan* le salue. C'est monsieur Taki, le médecin qui a rédigé le constat de décès de ma mère. Il s'incline légèrement vers moi. Je le présente à *Onêchan* et celle-ci nous sert d'interprète.

— *Sensei*, dis-je, excusez-moi d'être resté longtemps sans vous contacter. Je vous suis toujours reconnaissant de votre aide. Grâce à vous, nous avons pu procéder aux funérailles de ma mère sans complications. Conformément à ses volontés, ma grand-mère et moi

n'avons invité personne. Comme vous le voyez, sa librairie est transformée en atelier et galerie.

Il écoute en silence. J'ajoute que *Bâchan* est allée aux eaux thermales de Nagano. Puis *Onêchan* m'interprète les paroles du médecin :

— Tarô, je suis vraiment désolé pour le décès de madame Tsuji. C'était une personne très intelligente et passionnée par les sciences.

Il s'interrompt un instant. J'aperçois son regard tourné vers le portrait de maman sur le mur – en entraîneuse de bar fumant une cigarette. Je vois ses yeux s'agrandir. Était-il aussi un de ses amants, comme le patron de la revue *Azami* ?

Le docteur Taki reprend. *Onêchan* l'écoute attentivement pour me traduire ses paroles. Soudain, elle secoue la tête. Ses lèvres expriment : « Non, non, ce n'est pas vrai ! » Elle lui explique quelque chose. Le médecin reste bouche bée. Je demande à *Onêchan* :

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Monsieur Taki se trompe. Il croit que tu as été adopté.

Je regarde le visage du médecin embarrassé. Il me répète : « Pardon... »

— *Sensei*, je ne suis pas un enfant adoptif. Je pourrais même vous montrer une copie de mon *koseki*.

Encore mal à l'aise, il agite sa main :

— Non, non, ce n'est pas la peine. Pardonnez mon erreur, Tarô.

À ce moment, la porte s'ouvre et un client entre. *Onêchan* le salue.

Monsieur Taki s'approche du portrait de maman et l'observe attentivement. D'après *Bâchan*, il connaissait ma mère en tant qu'entraîneuse aussi. Sans poser de questions, le médecin déclare à *Onêchan* :

— Madame, je le prendrai.

Je suis content. Le prix que j'ai indiqué est le même que pour le précédent – l'équivalent de cinq mois de loyer à mon ancien appartement.

Onêchan enveloppe soigneusement le tableau avec un papier d'emballage. J'aperçois une bague très originale à son annulaire. Je lui demande où elle l'a achetée. Elle me répond fièrement :

— Mon mari l'a fabriquée lui-même avec le conseil d'un ami bijoutier. C'était pour notre dixième anniversaire de mariage.

Je pense à Hanako et à nos bagues de fiançailles.

À six heures, *Onêchan* quitte la galerie. Je ferme la porte à clé et reste encore dans mon atelier. Hanako doit avoir fini son travail. Elle a déjà annoncé à sa bonne qu'elle dormirait deux nuits chez « son amie madame Shimizu ».

Je ferai un nouveau portrait de maman : maquillée, habillée sexy en bleu foncé, le front bordé d'une frange. Je me demande qui d'autre va venir l'acheter.

Mon portable vibre dans la poche de mon pantalon. Hanako est devant la porte. Dès que je lui ouvre, elle se jette dans mes bras. Nous nous embrassons. En l'étreignant, je souhaite impatiemment qu'elle emménage ici le plus tôt possible.

Hanako me raconte ce qui est prévu avec ses parents.

Ils reviendront à Nagoya lundi prochain. Elle leur a déjà écrit à propos de notre relation. Ils ont été très surpris, car ils venaient de recevoir une proposition de *miai* pour elle avec un jeune diplomate. Mais, finalement, ils ont accepté de me rencontrer. Hanako leur a seulement mentionné que j'étais artiste. Donc ils ne savent pas encore que je suis le fils de Mitsuko Tsuji, la fondatrice de la librairie Kitô. Ni que je suis sourd-muet et *half*.

— Hanako, je veux être honnête avec tes parents à propos de *Bâchan*.

— Je te le répète, il n'est pas nécessaire de tout leur raconter. Il n'existe nulle part de famille parfaite. Ce qui est important, c'est notre vie, à toi et moi.

Elle parle comme maman. Je lui demande :

— Y a-t-il quelque chose d'anormal chez toi aussi ?

Elle hésite un moment et me dit :

— Mon père a perdu sa première femme après huit ans de mariage. Lorsqu'il avait trente-six ans, il a épousé ma mère qui en avait vingt-trois.

— Le remariage ou la différence d'âge, ça n'est rien de grave.

— Non, mais il y a un sujet tabou chez nous.

— Tabou ?

— Oui. Cette première femme s'est suicidée après des années de traitements psychiatriques.

— Suicidée ? !

— C'était une personne très sensible. D'après ma tante paternelle,

papa était coureur et cela aurait pu être un facteur dans sa maladie.

— Comment tes parents se sont-ils rencontrés ?

— Par *miaï*. Maman était d'une vieille famille de Kyoto, assez aisée.

Je revois l'image de madame Sato, douce et raffinée. Hanako poursuit :

— Je ne comprends pas pourquoi elle a accepté un tel *miaï*.

— Mais, sans ton père, je n'aurais pas eu la chance de te connaître.

Elle rit :

— Tu as tout à fait raison !

— Ta mère devait être tombée amoureuse de lui.

— Ça, je ne sais pas. Mais elle m'a dit une fois : « Je rêvais d'épouser un diplomate. »

— Ils s'entendent bien ?

— Je suppose que oui. Ils voyagent ensemble partout. Je ne les ai jamais vus se quereller.

Hanako s'aperçoit que le portrait de maman a disparu du mur. Je lui explique qu'il a été vendu tout à l'heure à un bon prix et qui était l'acheteur. Elle est contente pour moi. Je lui propose de nous acheter des bagues de fiançailles avec cet argent. Elle conteste avec franchise :

— Tarô, tu es artiste. Ne sois pas si conventionnel.

— Je ne voudrais pas insulter tes parents.

— Ils sont riches, mais pas moi. Je travaille et ne veux pas dépendre d'eux pour mon mariage. Ne dépense pas pour leur plaisir.

J'ai l'illusion que maman parle devant moi. Comme elle, Hanako me semble très pragmatique. Je lui mentionne la bague d'*Onêchan* et lui suggère de fabriquer nous-mêmes les nôtres. Cette idée la ravit.

C'est samedi matin. La lumière du soleil est éblouissante. Il fera très chaud aujourd'hui.

Hanako et moi préparons ensemble notre petit-déjeuner. Elle fait une soupe de miso au tôfu et moi une omelette. Elle chante en hachant un oignon rythmiquement. Je lui demande quelle chanson, et elle répète en langue des signes. *Escargot, Escargot, où sont tes yeux ?*

Notre repas est prêt. Ça sent bon. Hanako s'assied sur la chaise habituelle de maman. C'est notre deuxième petit-déjeuner ensemble. La soupe est toujours aussi exquise.

Je propose à Hanako :

— Cet après-midi, nous pourrions aller à la rivière nous baigner. Je connais un endroit propre et tranquille.

— Excellente idée ! Mais, d'abord, j'aimerais visiter la tombe de ta mère.

Je suis étonné. Depuis les funérailles, je ne me suis pas rendu au cimetière.

— Il n'y a pas de pierre tombale, dis-je.

L'air confus, elle me demande :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je lui explique que ses cendres sont enterrées dans un cimetière public qui est simplement un terrain recouvert de pelouse, avec des arbres et des plantes, rien d'autre. Comme dans un jardin public, on peut s'y promener librement.

— Je ne savais pas que de tels cimetières existaient.

— Moi non plus.

— C'était donc le choix de ta mère.

Je hoche la tête. Hanako se souvient que, conformément au désir de maman, *Bâchan* et moi n'avons pas fait de funérailles officielles et que nous étions seuls à son enterrement.

— Ta mère était vraiment forte et déterminée. Je l'admire.

— Eh oui, ce n'était pas quelqu'un d'irrésolu. Elle détestait les gens

qui suscitent exprès la pitié et abusent de la naïveté des autres. Quand j'étais petit, elle me répétait : « Tarô, tu es un enfant spécial, différent. Aie de la dignité. »

— Tu as beaucoup de chance d'avoir eu une telle maman.

— Oui. Pourtant, à l'époque où je jouais avec toi, je souhaitais qu'elle soit plutôt comme la tienne, très féminine et très douce. Mais, après tout, c'était notre destin d'être mère et fils, comme dans votre cas.

Hanako me taquine :

— Destin ? Tu parles comme un bouddhiste. C'est pour cela que tu avais nommé ton chien Shaka.

Nous terminons notre petit-déjeuner. Nous nous préparons pour sortir.

Hanako enfile un chemisier blanc à manches courtes et une minijupe en denim. Elle me demande d'épingler une broche sur sa poitrine gauche. C'est la broche en forme d'escargot que j'ai déjà vue deux fois.

— Ce bijou est original, dis-je. Où l'as-tu acheté ?

— C'est un cadeau. Je le garde depuis mon enfance.

— L'escargot me rappelle toujours maman.

— Pourquoi ?

Je lui relate ma conversation avec ma mère à propos de cette petite bête. Hanako est intriguée. Je lui récite son unique poème :

« *Maïmaï, maïmaï,*

Où vas-tu si lourdement ?

Que portes-tu dans ta maison si grande ?

Un chagrin ou un fardeau, ou bien les deux ?

Ah, tu ne peux qu'avancer, comme la vie !

Bon courage, *maïmaï* ! Adieu ! »

Hanako suit attentivement mes mains puis le répète oralement.

— Quel âge avais-tu à ce moment-là ?

— Sept ans. C'était quelques mois après ton départ pour l'Allemagne.

— Avais-tu compris les mots « chagrin » et « fardeau » ?

— Pas vraiment.

Bâchan m'a posé les mêmes questions lorsque je lui ai récité ce poème. Elle disait être peinée qu'à cause de sa pauvreté sa fille n'ait pas pu terminer ses études au lycée. À ce moment-là, je ne savais pas encore qu'elle avait fait de la prison.

De nouveau, Hanako chante en balançant la tête. Son rythme est pareil à celui de tout à l'heure. *Escargot, Escargot, où sont tes yeux ?* Un instant me vient l'image d'un escargot rampant lentement sur une feuille mouillée par la pluie. Je me demande à qui ma mère pensait en créant ce poème.

Le grand jour arrive enfin. C'est aujourd'hui que je rencontre les parents de Hanako. Le rendez-vous est fixé à trois heures de l'après-midi.

Mon cœur bat. Depuis le matin, je ne tiens pas en place. Monsieur et madame Sato sont à Nagoya depuis cinq jours et retourneront à Bruxelles dans dix jours. Je ne dois pas laisser passer cette occasion. Hanako va me présenter comme son fiancé. Je dois être prêt à affronter leur réaction, surtout celle du père. Madame Sato sera surprise par nos retrouvailles. J'espère qu'elle sera toujours gentille avec moi.

Bâchan me répète de me calmer. Je lui demande conseil sur ma tenue. Elle me répond :

— Haut fonctionnaire ou ouvrier, c'est égal pour moi. Reste toi-même.

Il fait chaud et humide. Je choisis une chemise blanche à manches courtes et un pantalon beige en coton. J'emporte quand même une cravate dans mon sac.

Je quitte la maison peu après deux heures. C'est un temps morne. Les nuages sont épais et sombres. Il va probablement pleuvoir ce soir. Mon cœur bat toujours. En chemin, j'achète une boîte de chocolats dans une pâtisserie chic.

J'arrive à la gare de Y. où Hanako est censée venir me chercher avec sa voiture.

Il fait frais à l'intérieur. J'entre dans les toilettes publiques pour mettre ma cravate. Je me fixe dans le miroir. C'est une cravate bleu clair. En la nouant, je revois la grande et vieille maison de la famille Sato que j'avais visitée avec ma mère. Ce doit être là que l'ex-femme de monsieur Sato avait vécu avant d'être envoyée à l'hôpital psychiatrique. Je me dis : « Chacun porte un fardeau. »

Je sors de la gare et aperçois Hanako courant vers moi. Elle s'exclame :

— Tarô, quelle coïncidence ! Regarde les couleurs de nos

vêtements. Nous sommes comme des jumeaux.

J'observe son chemisier blanc sans manches, sa jupe beige et son collier bleu clair. En effet, nous portons les mêmes couleurs. Elle est de bonne humeur. Cela me rassure. Elle me taquine :

— Je ne savais pas que tu avais une cravate.

— J'en ai trois, mais c'est très rare que je les mette.

— Elle te va bien, cette cravate. Qui te l'a achetée ?

— Maman me l'avait offerte pour la remise des diplômes au lycée.

— Bien, ce n'était pas quelqu'un d'autre que ta mère ou *Bâchan*.

Hanako se dirige vers la rue où se trouve sa voiture.

— Tarô, mes parents sont un peu nerveux, mais tout ira bien.

— Savent-ils maintenant que je suis *half* et sourd-muet ?

— Non, pas encore.

— Et que ma mère était la patronne de la librairie Kitô ?

— Non plus.

— Ce sera une grande surprise pour eux.

— Ne t'inquiète pas. Ils n'ont qu'à accepter notre union.

Elle est toujours déterminée et sûre d'elle-même. Je l'interroge de nouveau :

— La bonne et son mari sont-ils là aussi ?

— Non. Hier, ils sont partis en vacances. Donc nous serons nous quatre seulement.

Je lève les yeux vers le ciel. Les nuages sont plus sombres que tout à l'heure. J'espère qu'il n'y aura pas d'orage ce soir.

Hanako sonne à la porte. Nous attendons quelques secondes, mais personne ne vient. Elle me dit :

— Ils doivent être dans la cour arrière. De là, on n'entend pas la sonnerie.

Elle ouvre elle-même avec sa clé et m'invite à entrer dans la maison. Après m'avoir conduit dans le salon, elle ressort chercher ses parents.

Assis sur le canapé, j'observe la pièce. Il y a un piano droit noir. Ce doit être ici que j'avais joué avec la petite Hanako. Tout juste rentrées d'Espagne, elle et sa mère devaient demeurer quelques mois à Nagoya, avant de repartir pour l'Allemagne.

Hanako revient dans le salon, suivie de ses parents. Je me lève.

Le père entre d'abord, un homme de taille moyenne. Il a les traits réguliers. On peut deviner qu'il a beaucoup de succès auprès des femmes même maintenant. Il me scrute. Dans son regard, j'aperçois une expression d'étonnement. Puis la mère. Elle est toujours belle et raffinée. Dès qu'elle me voit, ses yeux s'agrandissent. Le couple a l'air désorienté : ils ne m'imaginaient pas *half*.

Hanako me présente :

— Voici mon fiancé.

Je m'incline poliment vers eux et les salue en langue des signes que Hanako traduit :

— Je m'appelle Tarô Tsuji. Merci beaucoup de me consacrer votre précieux temps pour me recevoir.

Monsieur et madame Sato sont surpris. Le père bégaye :

— Mais... Hanako, il est sourd-muet ?

Je comprends ses paroles sans la traduction. Calme, ma fiancée lui répond :

— Papa, tu dois lui parler directement.

Embarrassé, il s'incline vers moi :

— Pa... pardon. J'ai été impoli.

Hanako demande à sa mère :

— Tu te souviens de lui ? C'est Tarô, avec qui je jouais quand j'étais petite.

Complètement ahurie, madame Sato ne prononce pas un mot. Son mari la regarde :

— Comment ? Tu le connais ?

Elle ne réagit pas. L'air perplexe, monsieur Sato me propose :

— Rasseyez-vous, Tarô.

Je me rassois sur le canapé. Hanako s'installe à côté de moi, et le père en face de nous dans le fauteuil. La mère lui dit quelque chose. Hanako m'explique :

— Maman va nous préparer du thé. Madame Sato ne nous a pas encore adressé la parole. Il n'y a pas de sourire sur ses lèvres. Je lui tends la boîte de chocolats. Elle répond simplement : « C'est gentil à vous. » Puis elle sort du salon.

Le père se tait quelques instants. Je lui dis :

— Je suis sourd-muet de naissance. Mais j'ai reçu une bonne éducation et je peux lire et écrire comme tout le monde. Je suis peintre. C'est ma passion. Cela n'est pas facile de vivre en tant qu'artiste, mais je réussis à être indépendant. Je n'ai aucune dette. Grâce à l'héritage que ma mère m'a laissé, je possède ma propre galerie et ma maison.

Le père écoute attentivement Hanako qui traduit mes paroles presque simultanément. Il me demande :

— Quand votre mère est-elle décédée ?

— Au début de cet été, d'une crise cardiaque.

— Je suis désolé...

— Elle était la propriétaire de la librairie Kitô.

— Kitô ? Je connaissais bien cette librairie ! J'y envoyais ma femme acheter des livres de philosophie.

Hanako l'interrompt :

— J'ai rencontré Tarô pour la première fois chez Kitô. Nous avons passé quelque temps ensemble.

— Quand ça ?

— Peu après que tu as pris ton poste à Francfort.

Son père demeure confus :

— Je n'étais pas au courant.

— Maman pourra te donner des détails.

Il m'interroge :

— Alors vous êtes le fils de madame...

— Ma mère s'appelait Mitsuko Tsuji. Kitô est le nom de sa boutique.

— C'est incroyable. Cette femme était respectée et appréciée par les gens du monde intellectuel. Quand ma fille m'a appris la fermeture de Kitô, j'en ai été très attristé. C'est vraiment dommage de perdre une telle librairie.

Hanako me sourit. Il continue à me questionner :

— Et votre père ? J'imagine qu'il est d'origine européenne.

Je lui répète ce que je sais sur mon père : Felipe Santos, peintre espagnol, orphelin, mort dans un accident de voiture à Madrid avant ma naissance. Monsieur Sato se montre compatissant. Après un moment de silence, il reprend :

— Quelle est votre nationalité ?

— Je suis Japonais.

— Vous vivez seul ?

— Non, j'habite avec ma grand-mère maternelle. Elle a quatre-vingt-trois ans. Elle s'occupe de ma galerie.

— Ça doit être difficile à son âge.

— J'ai une autre personne qui vient quand elle est fatiguée ou prise.

— Vous voulez dire une employée à vous ?

— Oui, je la paie.

— Tarô, vous n'avez que vingt-six ans, mais me semblez quelqu'un de très responsable, beaucoup plus que les garçons de votre génération en général. Pardon, j'imaginai un artiste plutôt instable ou perdu. Nous nous inquiétions pour notre fille. Vous comprenez ?

Je hoche la tête. Hanako lui demande :

— Où est maman ? Est-elle encore en train de préparer du thé ?

— Va la voir à la cuisine, s'il te plaît.

Elle sort du salon. Monsieur Sato et moi restons seuls sans savoir comment nous exprimer. Je cherche dans mon sac un cahier et un crayon. Je commence à écrire : « Oui, je comprends bien votre inquiétude... »

Hanako revient en courant. Elle est affolée :

- Papa ! Vite !
- Qu'y a-t-il ?
- Maman est tombée !

Quand j'arrive à la maison, il commence à pleuvoir.

Ma grand-mère n'est pas là. Il est presque six heures. La fatigue m'envahit soudain et je vais dans ma chambre me reposer. Je mets mon portable sur la table de chevet et m'allonge sur le lit.

Madame Sato a eu un évanouissement. Monsieur Sato a tout de suite appelé une ambulance, qui l'a transportée à l'hôpital du quartier. Hanako m'a invité à les accompagner, mais j'ai décliné l'offre pour ne pas déranger la famille.

Le père de Hanako n'était pas très inquiet. En attendant l'ambulance, il nous a dit que sa femme avait probablement eu une légère hyperthermie. D'après lui, l'été à Bruxelles est frais et elle a du mal à se réadapter à la chaleur de Nagoya. Mais je sentais que ma présence était la cause : madame Sato n'était pas du tout prête à me revoir comme son futur gendre.

Monsieur Sato semble compréhensif envers moi. Il m'a félicité de mon indépendance malgré la précarité de mon métier. Le choc provoqué par mon handicap s'est rapidement dissipé à mesure que la communication progressait presque naturellement. Hanako a dû bien traduire mes paroles. Il prendra sa retraite dans deux ans. Je songe à la tragédie de sa première femme qui s'est suicidée à l'asile. J'éprouve de la compassion pour cet homme qui a dû faire face à un tel drame tout en poursuivant sa carrière.

Un peu calmé, je reprends le portable. Il y a un long message de Hanako.

« Salut Tarô ! Je suis encore à l'hôpital. J'ai deux bonnes nouvelles.

D'abord, maman va mieux maintenant. Comme papa nous l'a dit, elle souffre d'un coup léger de chaleur. S'il n'y a pas de complications, nous pourrons la ramener à la maison dès ce soir.

Deuxièmement : mon père t'aime beaucoup ! Il va convaincre ma mère de t'accueillir plus amicalement lors d'une prochaine rencontre avec toi. Sûrement avant leur départ pour Bruxelles. Il compte même apprendre la langue des signes, peut-être après sa retraite.

Maman n'avait pas du tout imaginé que mon fiancé serait le fils de madame Tsuji. J'ai compris en parlant avec mon père tout à l'heure que c'est elle qui voulait me marier à un diplomate. Devine sa déception ! Je suis désolée pour elle, mais elle n'a qu'à accepter ma décision.

Au fait, il y a une drôle d'anecdote. L'ambulancier t'a pris pour mon frère. J'ai corrigé sa confusion et il s'est excusé en me taquinant : "Votre fiancé ? Quel beau garçon, comme votre père !" Il a dû supposer qu'une première femme de papa était *hakujin*.

Je te réécrirai ce soir. Hanako »

Soulagé, je lui réponds tout de suite.

J'ai très faim maintenant. Je vais à la cuisine et fouille dans le réfrigérateur. Alors que j'avale quelques *takoyaki* avec de l'eau fraîche, *Bâchan* rentre à la maison.

— Tarô, tu es déjà de retour.

Je lui explique ce qui s'est passé chez les parents de Hanako.

— Pauvre madame Sato, avec cette chaleur ! Heureusement qu'elle va mieux. J'espère que tu pourras la revoir avant son départ. Mais monsieur Sato m'a l'air très sympathique.

Bâchan aussi a faim. Nous préparons notre dîner ensemble : *hiyashi-chûka*. Elle cuit des nouilles à l'eau et fait de la sauce. Je coupe finement des légumes et du jambon. Il est dommage que Hanako ne soit pas avec nous. Je regrette de ne pas l'avoir accompagnée à l'hôpital.

Le dîner est prêt. En mangeant, je raconte à *Bâchan* que l'ambulancier m'a pris pour le frère de Hanako. Elle rit. Je lui demande :

— As-tu jamais remarqué une ressemblance entre Hanako et moi ?

Elle me répond d'un ton taquin et sûr :

— Eh oui. Vous êtes tous deux beaux, charmants, sages, adorables. Vous ne manquez pas d'entente mutuelle. Vous avez des goûts communs pour la nourriture. Surtout pour ma cuisine !

Il pleut à verse. On aura un gros orage ce soir.

Pour dessert, nous prenons de la tarte aux pommes avec du thé. Je pense à Hanako sans cesse. J'ai un fort désir de la serrer dans mes bras. Elle et ses parents ont sans doute déjà quitté l'hôpital. Elle m'écrira à nouveau sur l'état de sa mère.

Bâchan se lève :

— Ah, j'oubliais de te montrer...

Elle va dans sa chambre et revient avec une enveloppe jaunie. Ce sont des photos de moi nouveau-né. C'est la première fois que je les vois. J'examine une photo sur laquelle apparaissent maman et une vieille femme. Elles se tiennent debout devant une maison ordinaire. Il neige.

— Qui est-ce, cette dame âgée ?

— Ça doit être la sage-femme qui t'a accouché.

— Ah, celle aussi qui m'a nommé...

— Elle est morte il y a longtemps, selon Mitsuko. Je ne l'avais jamais vue. J'ignorais même que tu étais né.

— Néanmoins, tu savais que maman habitait Kanazawa à cette époque.

— Non. Mitsuko était trop secrète. Terrible !

Bâchan fait la moue. J'observe le visage de maman me tenant dans ses bras. Elle paraît très tendue.

— D'après elle, tu tiens beaucoup de ton père espagnol.

— Oui, elle me le répétait souvent.

Ma grand-mère regarde encore les photos.

— Bâchan...

— Oui ?

— Mes parents se sont vraiment rencontrés en Espagne ?

— C'est ce que Mitsuko me disait. Pourquoi ?

Je vais dans ma chambre et reviens avec le vieux passeport de ma mère.

— As-tu jamais vu ce passeport ?

Embrouillée, elle le prend dans ses mains.

Elle secoue la tête. Je poursuis :

— Regarde la date de délivrance. Maman l'a obtenu un an avant ma naissance.

Bâchan réfléchit un moment et me donne son avis :

— Neuf mois après son retour de Madrid, elle a accouché de toi à Kanazawa. C'est logique, non ?

— Oui, mais dans ce passeport il n'y a aucun tampon indiquant la sortie et l'entrée au Japon.

Je lui montre les pages blanches. Elle a l'air confuse.

— Tarô, je ne connais rien aux passeports, je n'en ai jamais eu.

Elle se tait un instant et me demande :

— Quoi alors, Mitsuko a rencontré ton père au Japon ?

— Il semble que oui.

— Mais pourquoi a-t-elle inventé toute cette histoire ?

— Je ne sais pas, réponds-je. Sans doute que « voyager en Europe et rencontrer un bel Espagnol » lui paraissait plus romantique et dramatique.

— C'est bizarre, quand même.

Bâchan reprend dans sa main la photo de maman avec la sage-femme.

— Peut-être que mon père est encore vivant quelque part, avec son vrai nom, et que ce n'est pas Felipe Santos.

Ébahie, elle me regarde. Nous nous taisons quelques instants.

— Tarô, dit-elle, ce qui est clair, c'est que tu es né de Mitsuko et que tu es mon petit-fils.

Elle ramasse les photos qu'elle remet dans l'enveloppe jaunie. Un moment, je me rends compte que personne ne m'a jamais dit que je ressemblais à ma mère ou à ma grand-mère. Une étrange question me vient à l'esprit, une question que je ne m'étais jamais posée : « Suis-je vraiment l'enfant biologique de maman ? »

Il pleut encore à verse. *Bâchan* tourne la tête vers la porte de la cuisine donnant sur l'escalier extérieur.

— Tarô, il y a quelqu'un.

— Qui ce peut être par un temps pareil ?

Je vais à la porte. En ouvrant, je m'écrie :

— Hanako !

Elle se jette dans mes bras. Ses cheveux sont mouillés. Il n'y a pas de sourire sur son visage.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle répond, les lèvres tremblantes :

— Maman est complètement folle !

Bâchan et moi restons bouche bée.

Hanako est venue en taxi. Elle a apporté des vêtements de rechange, ayant décidé de dormir ici cette nuit. Elle n'a même pas dîné avec ses parents après le retour de l'hôpital. En mangeant le restant de notre repas, elle nous explique :

— Maman s'oppose catégoriquement à notre mariage sans donner de raison. À l'hôpital, elle se conduisait comme quelqu'un de perdu, en répétant : « Non, non ! » Elle sanglotait. Quelle déception ! J'ai dit à papa qu'elle avait besoin d'un psychiatre. Il est devenu furieux.

Je tente de la calmer :

— Je suis sourd-muet. Sa réaction est normale, d'autant qu'elle rêve de te marier à un diplomate. Je la plains.

— Tu es trop tolérant, Tarô. J'ai honte de sa réaction.

Je revois le visage de madame Sato. Son regard hagard me trouble, très différent de mon image d'autrefois. Hanako continue :

— Je ne demande pas son accord pour notre mariage. Si elle souhaite mon bonheur, elle doit être contente pour moi que je sois tombée amoureuse d'un garçon aussi bon que toi. C'est ce que je lui ai dit avant de sortir de la maison.

Bâchan me sourit :

— Hanako me fait penser à ma fille.

Nous sommes lundi. Je travaille dans mon atelier.

Samedi soir, Hanako a dormi chez nous. Puis, hier matin, elle est retournée à contrecœur chez ses parents. Son père devait aller à Tokyo et insistait pour que sa fille reste auprès de sa mère dont la santé est encore fragile.

Maintenant, Hanako et moi ne supportons plus de vivre séparés. Elle emménagera ici dès que ses parents seront repartis pour la Belgique.

Il est dix heures du matin. *Bâchan* m'apporte un café. Assis sur le tabouret derrière le comptoir, je me repose quelques minutes.

Le téléphone et la caisse sont installés devant moi. Sur une des étagères au-dessous du comptoir se trouve toujours un cahier contenant la liste des clients de la librairie Kitô. Distraitemment, je lis des noms qui ne me sont pas familiers. Mon regard s'arrête sur le nom « S. Taki », avec le mot « gynécologue » entre parenthèses, suivi de son numéro de portable. C'est le médecin qui a préparé le constat de décès de maman. Il a aussi acheté un portrait d'elle, à la suite de monsieur Kawano, le patron de la revue *Azami*.

Je ne savais pas que monsieur Taki était gynécologue. Je me rappelle le visage embarrassé d'*Onêchan* qui me traduisait ses paroles : il croyait que j'étais un enfant adoptif. Je réfléchis. Après une hésitation, je sors mon portable. J'écris au médecin :

« Bonjour, *Sensei*. Je suis Tarô Tsuji, le fils de Mitsuko Tsuji. Je vous remercie encore d'avoir acheté mon tableau. J'aimerais vous rencontrer à propos de ma mère. Pourriez-vous m'accorder un peu de temps ? »

Monsieur Taki doit être pris toute la journée à sa clinique ou à l'hôpital. Je n'espère pas de réponse rapide. Je me remets au travail. À ce moment, mon portable vibre dans ma poche. Peut-être Hanako, pensé-je. Je l'ouvre aussitôt. Non, c'est déjà monsieur Taki.

Il m'écrit : « Bonjour, Tarô. Je vous recevrai avec plaisir. Aujourd'hui, j'aurai une heure libre entre quinze heures et seize heures. Si cela vous convient, venez à ma clinique. Voici l'adresse... » Je lui réponds sur-le-champ que je serai là à quinze

heures. Quinze minutes plus tard, il m'envoie son message de confirmation ajoutant : « Entrez par la porte arrière. »

Vers une heure et demie, je prends un déjeuner tardif. J'informe *Bâchan* que je sors acheter des matériaux de peinture, sans parler de mon rendez-vous avec le médecin. Elle me demande :

— Hanako va-t-elle venir ce soir ?

— Je ne pense pas.

— J'espère que madame Sato acceptera finalement votre union.

La clinique du gynécologue Taki se trouve dans un quartier résidentiel tranquille. C'est un vieux bâtiment en béton. L'enseigne, plutôt discrète, est placée à côté de la porte gauche. Je vais directement à la porte arrière, comme il me l'a demandé.

Docteur Taki me salue amicalement et m'invite dans le salon. Il est seul. Je lui donne une bouteille de vin que j'ai achetée près de chez moi. Sur la table sont déjà préparés une feuille de papier et un stylo. Je jette un coup d'œil sur le mur décoré de plusieurs photos de paysages. Le portrait de maman n'est pas là.

Installé sur le canapé, je sors de mon sac un cahier et un stylo à bille. Je décline son offre de thé et commence immédiatement à lui poser des questions. J'écris horizontalement et lui verticalement.

— *Sensei*, je vous remercie de me consacrer du temps.

— J'espère pouvoir vous rendre service à propos de madame Tsuji. J'entre en matière sans hésiter :

— Connaissez-vous ma mère en tant que médecin ?

— Non, elle n'a jamais visité ma clinique.

— Comment avez-vous fait sa connaissance ?

— J'étais un de ses clients au bar X., où elle travaillait comme entraîneuse. Il s'agit d'un club sélect. En buvant ensemble, nous discutons de choses philosophiques ou religieuses. Après sa démission, nous sommes devenus amis.

— Comment l'appelait-on au bar ?

— Azami. Son vrai nom était évidemment confidentiel.

Azami ? Je pense à monsieur Kawano, le patron de la revue *Azami*, qui a acheté mon premier portrait de maman. Ce même nom, est-ce une coïncidence ? Je n'ai pas encore répondu à sa proposition d'une entrevue. Je poursuis :

— Ma mère parlait-elle de moi ?

— Au bar, elle ne mentionnait jamais sa famille. Elle était très professionnelle. C'est seulement après sa démission que j'ai su qu'elle habitait avec sa mère et qu'elle avait un fils adulte. J'ai aussi appris

qu'elle tenait une boutique de livres d'occasion. Par curiosité, je l'ai visitée. Sa collection unique m'a impressionné et je suis devenu son client. Nous allions parfois prendre un verre ensemble, mais elle restait toujours discrète sur sa famille.

— Que pensiez-vous de ses habitudes de tabac et d'alcool ?

— Il était évident qu'elle n'était pas en bonne santé. Je suis gynécologue. Je lui recommandais de consulter un interniste, mais en vain. Moi-même, j'aime beaucoup l'alcool.

— Donc ma mère ne s'était jamais fait examiner par vous.

— Non.

Je suis déçu. Pourtant, j'ose enfin aborder le point important :

— *Sensei*, pourquoi croyiez-vous que j'étais son fils adoptif ?

Soudain, ses yeux s'écarquillent. Je vois qu'il ne s'attendait pas à cette question. L'impression douce sur son visage s'assombrit. En réfléchissant, il écrit :

— C'était une erreur. Je l'ai admise devant la dame qui traduisait nos paroles, n'est-ce pas ?

— Oui. Néanmoins, j'aimerais comprendre pourquoi vous vous étiez ainsi trompé, alors que vous ne saviez rien de moi.

Il détourne les yeux. J'aperçois un trouble sur sa figure. Je poursuis :

— Était-ce parce que vous ne me trouviez aucune ressemblance avec ma mère ?

Il ne réagit pas, gardant mon cahier dans ses mains. Je lui rends sa feuille de papier, mais il demeure immobile. Je reprends mon cahier et ajoute :

— J'ai le sentiment que vous connaissez quelque chose d'important sur ma naissance. Ai-je tort ?

Il a l'air désorienté. J'attends. En se levant, il me fait le signe de se laver les mains. Je comprends qu'il doit aller aux toilettes. Je hoche la tête et il sort du salon.

J'observe les photos de paysages accrochées sur les murs. Elles sont jolies mais plutôt banales. Dans un coin de la pièce, il y a une bibliothèque remplie de vieux livres. J'ai l'impression qu'il habite seul. Est-il veuf, divorcé ou jamais marié ? *Bâchan* ne sait rien de lui non plus, sinon qu'il est médecin et qu'il était un client du bar X., ensuite de la librairie Kitô. Si elle ne l'avait pas appelé lorsque maman est morte, je n'aurais pas fait sa connaissance et je ne serais pas venu ici à la recherche de mes origines.

Dix minutes ont passé. J'attends encore docteur Taki. Il ne reste que quelques minutes avant qu'il se remette au travail.

Je sais que mes questions sur ma naissance l'ont perturbé. Cependant, je souhaite ardemment recevoir de lui une réponse. Quelle que soit la vérité, cela ne changera rien dans ma vie. Biologique ou non, Mitsuko Tsuji sera à jamais ma mère. Ce qui m'importe, c'est ma vie actuelle et future avec Hanako et *Bâchan*. Seulement, j'ai besoin de résoudre cette énigme qui pique mon esprit comme une épine de chardon.

Finalement, docteur Taki revient dans le salon. L'expression de son regard m'apparaît un peu plus calme. Il me tend une nouvelle feuille de papier sur laquelle est écrit un long message.

« Tarô, je vous raconte ce que je sais sur madame Tsuji.

Votre mère a été la patiente d'un gynécologue que je connais bien. Elle avait autour de vingt-sept ans, je crois. Donc vous n'étiez pas né. C'était à l'époque où j'étais interne. Elle a visité la clinique de ce médecin pour se faire enlever les ovaires. J'ai assisté à l'opération. Le gynécologue m'a expliqué qu'après un avortement cette patiente avait eu une tumeur à un ovaire et qu'elle lui avait demandé d'enlever les deux à la fois. Elle n'avait aucune intention d'avoir des enfants. C'était une femme très séduisante. Depuis cette opération, le nom Mitsuko Tsuji et son attrait étaient restés dans ma mémoire.

L'entraîneuse Azami a travaillé des années au bar X. Lorsque j'ai appris qu'elle allait le quitter bientôt, je lui ai proposé de continuer nos discussions quelque part ailleurs et elle a accepté. J'ai été très étonné quand je l'ai vue pour la première fois en dehors de ce bar. Sans maquillage et avec ses cheveux naturels, elle était une tout autre personne. Elle s'est présentée comme madame Kitô. Mais, soudain, j'ai compris que c'était bel et bien Mitsuko Tsuji. Elle ne se souvenait pas de moi en tant qu'interne en gynécologie. Et lorsqu'elle m'a dit qu'elle avait un fils, il était évident pour moi qu'il s'agissait d'un enfant adoptif.

Tarô, vous avez le droit légal de savoir ce fait confidentiel, et je ne le dirai à personne d'autre. »

Je rentre à la maison. Il est presque cinq heures et demie. *Bâchan* doit encore être dans la galerie, mais je ne désire pas la voir tout de suite. Je monte l'escalier extérieur qui mène à la porte de la cuisine à l'étage.

Je vais dans ma chambre. Épuisé, je me jette sur le lit. Les bras croisés sous la tête, j'observe les veines des planches au plafond. Dans mon esprit tournent les révélations de docteur Taki sur maman : l'ablation des ovaires avant ma naissance. Mitsuko Tsuji n'est pas ma mère biologique. Je suis un enfant adoptif. Comment sommes-nous légalement devenus mère et fils ?

Malgré cette histoire dérangeante, je suis plutôt calme. Cela m'étonne. Pourtant, je n'ai pas le courage d'en parler à *Bâchan*. Choquée, elle réagira : « Quoi ? Tu n'es pas mon vrai petit-fils ? Qu'est-ce que tu racontes ? ! » Et Hanako, dois-je l'informer de ce fait ? Non, il vaut mieux ne pas le faire, du moins pour le moment. D'abord, elle a assez d'ennuis avec sa mère qui s'oppose à notre mariage. Si celle-ci apprend que je suis d'origine complètement douteuse, elle sera encore plus furieuse contre moi.

Distrait, je regarde le vieux bureau. Je me lève. Je sors d'un tiroir les photos que *Bâchan* a trouvées hier dans le débarras. Je prends dans ma main celle où apparaissent maman, la vieille « sage-femme » et moi bébé. Il neige. Maman me porte dans ses bras. On aperçoit seulement ma tête, couverte d'un bonnet à pompon en tricot.

Je me répète : « Comment sommes-nous légalement devenus mère et fils ? » Au bout d'un moment, je commence à m'inventer une histoire à partir de cette énigme, comme un conte de fées.

« À Kanazawa, une jeune fille pauvre vivait seule. Un jour, elle rencontra un bel Européen. Elle en tomba amoureuse, mais il était déjà marié. Elle devint sa maîtresse. Ils se fréquentèrent en cachette. Et un jour, l'homme apprit que son amante était enceinte. Paniqué, il quitta le Japon avec sa famille.

Le temps passa. La fille accoucha chez une sage-femme. Ce fut un beau garçon, métis. Mais il était sourd-muet ! Incapable d'élever un tel

enfant seule, elle supplia la dame de le confier à l'orphelinat.

Peu après, la sage-femme fit la connaissance d'une réceptionniste d'un hôtel. Celle-ci s'appelait Mitsuko Tsuji. Cette dernière lui dit : "Madame, j'ai perdu mes ovaires à cause d'une infection après un avortement. J'aimerais adopter un bébé." La sage-femme qui ne voulait pas envoyer ce nouveau-né à l'orphelinat lui proposa de l'adopter. Mitsuko Tsuji accepta à condition qu'il soit déclaré son enfant biologique et que la vraie mère ne revienne jamais le réclamer... »

Je considère de nouveau la photo. Cette vieille sage-femme est morte il y a longtemps. Je ne connais ni son nom ni son adresse. Il n'y a pas de moyen de retracer ce qui s'est passé à cette époque. Si ma mère biologique vit toujours, où est-elle maintenant ?

Et mon père, qui est-il ? Felipe Santos, Espagnol, orphelin, peintre, mort dans un accident de voiture. Tout cela a dû être inventé par maman comme un autre conte de fées. Mon père pourrait être un Sud ou un Nord-Américain. Il n'est pas mort, il n'est pas orphelin, il n'est pas peintre. Il vit au Japon ou ailleurs avec sa famille. Qui sait ?

Je revois le visage de maman. Si elle était encore vivante, elle me dirait sans surprise : « Tu as découvert tout ça ? Et alors ? » Finalement, elle me raconterait la vérité ou bien une autre version inventée. Qui sait ?

Il sera bientôt sept heures. Je me demande où est *Bâchan*. C'est l'heure de notre dîner. D'habitude, elle vient me chercher. Elle a dû entendre le bruit de mes pas. Je vais dans la cuisine, mais elle n'est pas là. Est-elle toujours dans la galerie ? Je descends l'escalier intérieur.

Je ne la vois pas au comptoir où elle reste normalement. La porte d'entrée n'est pas fermée à clé. C'est étrange. Elle est prudente en général.

Je me rends à la cour arrière. Elle n'est pas là non plus. Ensuite, au cabinet de toilette. Je frappe. Pas de réponse. En ouvrant, je me fige : « Ah ! » Elle est couchée par terre, les yeux clos. Elle ne bouge pas. Elle est morte ? ! Bouleversé, je secoue ses mains :

— Bâchan !

Sa tête remue un peu. Elle est vivante ! Je manque de pleurer. C'est ma faute. J'aurais dû venir la chercher plus tôt. Après quelques secondes, elle ouvre enfin les yeux. Elle tente de me dire quelque chose par signes, mais je ne comprends pas. Elle referme les paupières.

Ma grand-mère est alitée. Le médecin m'a dit qu'elle avait eu une commotion légère et qu'elle se rétablirait en deux ou trois jours. Maintenant, je prépare nos repas moi-même et surveille quand elle va aux toilettes. Nous sommes en semaine. *Onêchan* vient travailler à ma galerie.

Je veux voir Hanako. Elle souhaite s'occuper de *Bâchan* avec moi, mais elle aussi est très prise par sa mère qui ne va pas bien. Elle craint que celle-ci ne puisse pas retourner dans une semaine à Bruxelles avec son père. Madame Sato s'oppose toujours obstinément à ce que sa fille vive avec moi, mariée ou non.

Ce qui est certain, c'est que Hanako et moi habiterons bientôt ensemble, ici avec *Bâchan*. Ce sera ma famille, petite mais plus précieuse que tout au monde. Quand ma grand-mère deviendra trop faible pour sortir, je prendrai soin d'elle chez nous. Je suis jeune et en pleine forme. Je pourrai la porter dans mes bras même dans l'escalier. C'est ce que j'ai fait après sa chute.

J'ai l'impression que cette année est une sorte de tournant dans ma vie. En effet, beaucoup de choses inattendues se sont passées : la mort de maman, les retrouvailles avec Hanako, la révélation du gynécologue que je suis un enfant adoptif. Je me demande s'il y en aura encore d'autres.

Quoi qu'il en soit, je me rends compte à quel point l'accident de *Bâchan* m'a affecté. Je vais la protéger jusqu'à sa mort.

Ma grand-mère s'est rétablie de sa commotion. Maintenant, elle communique normalement et fait des courses, cuisine, travaille dans ma galerie comme avant. Malgré cela, elle me semble soudainement vieillie. Hanako et *Onêchan* aussi le remarquent. Je m'inquiète un peu. Mais, après tout, elle est fondamentalement solide. Elle ne deviendra pas gâteuse si facilement.

Aujourd'hui, monsieur Sato est retourné à Bruxelles, sans sa femme qui a encore besoin de repos. Celle-ci n'est pas restée ici, à Nagoya, mais est allée chez ses parents à Kyoto, sa ville natale. Elle envisage de rejoindre son mari dans deux semaines, probablement sans revenir à Nagoya.

Finalement, je n'ai pas eu de deuxième rencontre avec mes futurs beaux-parents. Hanako elle-même n'est pas certaine d'aller à Kyoto revoir sa mère avant son départ. À moins que celle-ci n'accepte notre union.

Ce qui a le plus affligé madame Sato, c'est que Hanako lui a déclaré qu'elle habiterait bientôt chez moi. La mère n'a fait que répéter : « Non ! Non ! » Sa fille a crié : « Je n'épouserai jamais un diplomate ! Tu ne peux pas toujours contrôler ma vie ! »

C'est ce week-end que Hanako emménagera ici.

Je prépare maintenant notre chambre en me débarrassant des choses inutiles. Hanako se servira aussi de ma chambre d'enfance, qu'elle arrangera comme elle veut. En tout cas, il n'y a pas beaucoup d'espace libre. Elle apportera pour le moment seulement le strict nécessaire.

Bâchan a hâte de recevoir Hanako chez nous.

— Je suis désolée pour madame Sato, dit-elle. Mais que peut-on faire de ce désaccord entre mère et fille ? Après tout, chacun mène sa vie une fois adulte.

Je l'interroge :

— Comment était maman, enfant ?

— Mitsuko était particulière. Elle n'était pas du tout méchante envers moi. Néanmoins, très déterminée, elle faisait uniquement ce

qu'elle voulait. Elle ne comprenait pas combien j'étais inquiète chaque fois qu'elle disparaissait. J'ai été vraiment soulagée quand elle est revenue saine et sauve, après deux années d'absence à Kanazawa.

— Qu'as-tu ressenti quand elle est soudain apparue avec moi, un garçon de deux ans, métis et handicapé ?

— Bien sûr, j'ai été très surprise. Mais mon petit-fils est mon petit-fils. J'ai aussitôt senti un profond amour pour toi. Tu crois que ta mère n'a pas rencontré ton père à Madrid. Cela importe peu pour moi.

Bâchan s'arrête un moment. Je revois le visage du docteur Taki, qui a répondu à mes questions sur ma naissance. Elle me sourit :

— Madame Sato s'adoucira quand vous aurez un bébé.

Hanako habite maintenant avec nous et continue son travail.

J'ai complètement arrêté mon métier de mannequin et peins presque tous les jours dans mon atelier. Mes tableaux se vendent régulièrement. Dorénavant, c'est principalement *Onêchan* qui s'occupe de ma galerie. Quant à grand-mère, elle prépare tous nos repas, sauf le week-end.

Hanako et moi irons bientôt à l'hôtel de ville déclarer notre mariage. Nous nous abstiendrons de la cérémonie officielle. Seulement, nous inviterons au restaurant une dizaine de personnes : *Bâchan*, madame U., *Onêchan*, son mari et quelques-uns de nos amis.

Aujourd'hui, Hanako a reçu un court message de son père, qui est à Bruxelles. Il va bien et attend l'arrivée de sa femme qui doit déjà être en chemin. Finalement, Hanako n'a pas communiqué avec sa mère qui était chez ses parents à Kyoto.

Après le repas du soir, alors que nous prenons du thé tous les trois, Hanako trouve un message vocal sur son portable. C'est son grand-père de Kyoto : « Rappelle-moi immédiatement. » Hanako se sent bizarre, car il ne lui a jamais téléphoné. Elle le rappelle. Après avoir échangé quelques mots avec lui, elle nous annonce :

— Maman est toujours à Kyoto ! Elle est hospitalisée depuis hier.

Bâchan et moi sommes confondus :

— Hospitalisée ? !

— Ce n'est pas grave, nous rassure Hanako. C'est encore à cause du stress et de la chaleur. Je dois faire savoir à papa que maman a dû reporter son départ pour Bruxelles.

Hanako va dans sa chambre pour écrire à son père. *Bâchan* me dit :

— Pauvre madame Sato. Mais je plains aussi ses parents âgés. Ça doit être dur pour eux.

Je lui raconte que madame Sato est née dans une famille aisée et a étudié la littérature dans une bonne université à Tokyo. À vingt-trois ans, elle s'est mariée par *miai* avec monsieur Sato, un diplomate qui avait treize ans de plus qu'elle. Il était veuf. Son ex-femme avait mis fin à ses jours à l'asile. *Bâchan* était au courant de ces détails. Elle

opine :

— Madame Sato me semble très déterminée, malgré son apparence fragile. Elle veut des diplomates. Non seulement pour elle, mais aussi pour sa fille.

— Elle était tombée amoureuse de monsieur Sato.

Bâchan me réplique :

— Non, cette femme était et est toujours amoureuse du métier de diplomate. C'est pour cela qu'elle ne comprend pas les sentiments de sa fille.

Hanako revient de sa chambre.

— J'ai reparlé à mon grand-père...

Son expression est incertaine. Je lui demande ce qui se passe à Kyoto.

— À l'hôpital, maman répète ton nom.

— Mon nom ?

— Oui. Mon grand-père ne savait pas qui était Tarô. Je lui ai répondu : « Tarô est mon fiancé. Nous vivons déjà ensemble. » Il a été très surpris. Maman est terrible !

Hanako est fâchée. Néanmoins, il est tout à fait compréhensible que sa mère n'ait pas parlé de nos fiançailles à ses parents. *Bâchan* l'interroge :

— Pourquoi répète-t-elle le nom de Tarô ?

— Je ne sais pas.

Hanako se tait un moment et me dit :

— Mes grands-parents me proposent de venir à Kyoto ce week-end, avec toi.

— Avec moi ?

— J'imagine que maman a enfin décidé de nous revoir ensemble.

Intrigué, je lui demande :

— Dans ce cas, pourquoi elle ne t'a pas téléphoné elle-même ?

— Probablement qu'elle n'en a pas eu le courage, après s'être si fortement opposée à notre mariage.

Bâchan insiste :

— Allez vite à Kyoto, avant que madame Sato ne s'envole pour Bruxelles.

Samedi vers midi, nous arrivons à Kyoto en *shinkansen*. Le temps est nuageux.

Les grands-parents de Hanako sont censés venir nous chercher en voiture à une heure pour nous emmener directement à l'hôpital. Nous nous rendons au café indiqué par eux, non loin de la gare. En les attendant, nous prenons des sandwiches. Nerveux, je n'ai pas d'appétit.

Aujourd'hui, Hanako porte sa robe trapèze vert absinthe sans manches. Sur sa poitrine gauche est épinglée sa petite broche en forme d'escargot. C'est dans cette tenue et avec ce bijou qu'elle est apparue la première fois devant la librairie Kitô.

Après les sandwiches, nous commandons deux cafés. Hanako me parle de ses trois cousins qui habitent à Kyoto. Il est rare qu'elle les rencontre. Ils tiennent beaucoup à leurs grands-parents. Pas elle.

— Je suis très attachée à *Bâchan* comme à ma vraie grand-mère.

Je souris :

— Depuis ton arrivée chez nous, *Bâchan* est plus en forme et joyeuse. Je suis content que vous vous entendiez si bien.

Hanako me dit que sa mère n'aime pas Nagoya et préfère rester à Kyoto lorsqu'elle rentre au Japon. Je l'« écoute » distraitement. Je pense : « Un jour, je devrai lui avouer que j'ai été adopté et que même mon père espagnol est peut-être une fiction de maman. »

Il est presque une heure. Les grands-parents de Hanako arrivent au café. Un couple de septuagénaires. Nous nous levons. Dès qu'ils me voient, ils sont stupéfaits. Ils ne savaient pas que j'étais métis. Hanako me présente :

— Voici mon fiancé, Tarô Tsuji.

Je m'incline poliment, puis je les salue en langue des signes :

— Je suis enchanté de vous rencontrer. Je vous remercie de m'inviter à voir madame Sato à l'hôpital.

Hanako traduit mes paroles. Le couple est encore plus abasourdi. Ils ne savaient pas non plus que j'étais sourd-muet. La grand-mère chuchote à son mari. Je ne comprends pas. Hanako m'explique à la fois dans ma langue et oralement :

— Ma grand-mère a dit : « Maintenant, je comprends le choc de Kako. »

Elle ajoute que Kako est le prénom de sa mère. Embarrassée, la vieille dame devient toute rouge. Son mari s'excuse :

— Désolé, Tarô. Notre fille ne nous avait pas parlé de vous.

Je lui réponds :

— Ne vous en faites pas, monsieur. Je souhaite seulement que madame Sato se rétablisse le plus tôt possible. Si ma présence la dérange, je n'entrerai pas dans sa chambre.

Le visage du vieil homme s'adoucit un peu. Une serveuse vient à notre table. Le couple commande deux jus d'orange. Hanako leur explique mon métier. L'air impressionné, sa grand-mère s'exclame :

— Vous peignez ! Kako aime beaucoup les arts. Et votre père ?

Je lui répète l'histoire peut-être inventée. Elle manifeste de la compassion :

— Je suis désolée. Vous n'avez pas connu votre père.

Hanako lui apprend qu'il était artiste aussi, ce qui l'émeut encore plus.

— Quand j'étais petit, dis-je, madame Sato m'encourageait à devenir peintre.

Etonnée, la dame me demande :

— Vous connaissiez notre fille ?

— Oui. Elle a été une cliente de la librairie de ma mère. J'étais en première année. Hanako et moi avons joué ensemble pendant quelques mois.

Hanako lui raconte comment nous nous sommes retrouvés après presque vingt ans. Son grand-père murmure :

— C'est extraordinaire...

Il m'interroge :

— Votre mère tient-elle toujours la librairie ?

— Non, elle est morte.

— Elle aussi ? Je suis désolé.

— Elle a succombé à une crise cardiaque. C'était au début de cet été, peu avant mes retrouvailles avec Hanako.

Il me répète : « Je suis désolé. » Sa femme a les larmes aux yeux. Elle me demande :

— Vous êtes seul alors ?

— Non, j'ai ma grand-mère maternelle. Elle habite avec nous, Hanako et moi.

Elle me regarde, l'air compatissant :

— Je la plains aussi. Perdre un enfant, jeune ou âgé, c'est dur pour n'importe quel parent.

Nous restons silencieux quelques instants. Puis Hanako interroge son grand-père :

— Où se trouve l'hôpital ? Est-ce loin d'ici ?

— Non, ce n'est pas loin. Allons-y.

Nous sortons du café et nous dirigeons vers la voiture.

Je suis soulagé. C'est un vieux couple ordinaire et sympathique. Le problème, c'est madame Sato. Va-t-elle me recevoir, et comment ? En marchant, je me répète son prénom, Kako.

La pluie se met à tomber à petites gouttes.

Nous quittons le centre-ville de Kyoto.

Pendant le trajet, les grands-parents de Hanako restent silencieux. La dame a tout le temps la tête tournée vers la fenêtre. Installés à l'arrière, Hanako et moi bavardons en langue des signes.

La voiture s'engage dans une pente légère et pénètre dans un sous-bois. Le paysage est merveilleux. Hanako me dit que l'hôpital est situé sur les flancs du mont A. et qu'elle en ignorait l'existence jusqu'à maintenant.

Bientôt, nous arrivons.

En sortant de la voiture, je remarque le nom de l'établissement. Hôpital S. Un beau bâtiment à deux étages. Il tombe une pluie fine. Les grands-parents tardent à descendre. Hanako et moi regardons autour. Devant l'entrée s'étale une grande plate-bande de fleurs multicolores. À gauche du bâtiment, un terrain gazonné, entouré d'une clôture noire en métal. Quelques personnes y marchent lentement sous un parapluie. Tous sont en habits ordinaires. Sont-ils des patients ? Hanako, qui les observe aussi, me dit :

— Tarô...

Son visage est pâle.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est un hôpital psychiatrique. Ces gens sont des malades mentaux.

— Quoi ? !

Je me retourne vers la clôture en fer. En effet, l'allure des patients est étrange.

— Attends, Tarô.

Elle s'approche de ses grands-parents, enfin sortis de la voiture. Le grand-père lui explique quelque chose d'un air sérieux. Devant moi passe une infirmière entre deux âges se dirigeant vers la porte d'entrée. J'incline légèrement la tête. Elle me lance un sourire aimable. Hanako revient, le visage toujours pâle.

— Maman est ici depuis une semaine, et on n'est pas certain de

quand elle pourra repartir.

Madame Sato a donc une maladie mentale... Je ne sais comment répondre. Hanako poursuit :

— Mes grands-parents insistent pour que je ne le dise à personne. Même à mon père pour le moment.

Le couple nous fait signe d'entrer dans le bâtiment. C'est la première fois que je visite un hôpital psychiatrique. Hanako et moi les suivons en silence. Il commence à pleuvoir fort.

Nous sommes dans la salle d'attente. L'infirmière que j'ai croisée tout à l'heure se présente, toujours souriante. Hanako m'explique qu'on va maintenant rencontrer le médecin traitant dans son bureau. Je lui réponds que j'attendrai ici.

Assis sur une chaise, je regarde les plantes vertes et les photos sur les murs. Je me rappelle à nouveau l'histoire de la première femme de monsieur Sato, qui s'est suicidée à l'asile. Une personne sensible et fragile. Elle avait souffert de sa vie conjugale. Son mari, coureur, aurait pu être un facteur dans sa maladie mentale. Je me demande si madame Sato a le même problème.

Hanako revient me chercher et me dit :

— Selon le médecin, maman délirait et criait sans cesse quand mes grands-parents l'ont amenée ici. On l'a calmée avec des médicaments. Son état est toujours instable. Il faut éviter de lui poser trop de questions. Elle aime parler d'ésotérisme.

Je l'« écoute » sans l'interrompre. Hanako soupire et continue :

— Je savais que maman n'était pas quelqu'un de solide, mais je n'imaginai pas à quel point. Le psychiatre m'a appris que, depuis quelques années, elle le consultait chaque fois qu'elle revenait de l'étranger. Je suis certaine que papa n'est pas au courant.

C'est triste. Toutefois, je suis soulagé que notre relation ne soit pas la cause directe de sa maladie. Je lui demande :

— Est-elle vraiment prête à nous recevoir aujourd'hui ?

— J'espère. À présent, mes grands-parents sont dans sa chambre. Après, nous pourrons y aller, si son état le permet toujours. L'infirmière m'a dit : « Madame Sato murmure souvent : "Tarô et Hanako, où sont-ils ?" »

— Sais-tu ce que fait ta mère toute la journée ?

— De l'aquarelle, comme toi.

Hanako se tait. Les yeux baissés, elle réfléchit. Sans doute songe-t-elle à son père à qui elle devra, tôt ou tard, faire savoir cette dure

réalité. Je l'entoure de mes bras.

Les grands-parents reviennent nous chercher. Le grand-père annonce à Hanako :

— Kako va bien aujourd'hui. Elle se réjouit que tu sois venue avec Tarô. Alors allez la voir ensemble.

D'abord, Hanako entre dans la chambre de sa mère. Je demeure dans le corridor, assis sur un banc. Tout le monde m'encourage à y aller, mais je crains que ma visite ne trouble la malade soudainement. Je suis toujours nerveux. Je tente de me calmer.

Quinze minutes se sont écoulées. La porte s'ouvre, et Hanako apparaît.

— Maman aimerait te voir seul.

— Moi tout seul ?

Elle hoche la tête.

— Ta mère se souvient-elle que je suis sourd-muet ?

— Je n'en ai aucune idée. Mais tu n'as pas besoin d'écrire. Elle veut juste parler. Tu pourras faire semblant de comprendre. Même si tu peux lire sur les lèvres, mieux vaut ne pas réagir. Elle est facilement paniquée.

Hanako garde son sang-froid. Son ton me donne l'impression de quelqu'un de professionnel. Elle me fait toujours penser à maman, réaliste. J'hésite à me lever. Elle insiste.

— Vas-y, s'il te plaît. Je serai dans la salle d'attente avec mes grands-parents. S'il y a un problème, appelle-moi sur mon portable.

Finalement, j'entre dans la chambre.

Madame Sato est en train de peindre. Elle porte une tunique bleu foncé. Ses longs cheveux noirs sont rejetés sur ses épaules. Elle tourne la tête vers moi. Ses yeux s'ouvrent grand. Elle me dévisage. Ses lèvres expriment : « Tarô... » Je m'incline poliment.

Elle m'invite d'un geste de la main à m'approcher. Je me dirige gauchement vers elle. Curieux, je regarde son aquarelle. « Ah ! » Elle peint un escargot qui rampe sur une feuille de physalis. Les tentacules sortis, il se déplace vers la tige d'où pendent deux fruits, dont les enveloppes sont orange vif. Je n'en crois pas mes yeux. C'est presque identique au tableau que j'ai fait au début de cet été, le jour même où j'ai appris la mort de ma mère.

Madame Sato me désigne la chaise devant elle. Je m'installe. Elle pose son pinceau sur la table et me lance un sourire doux, comme

autrefois lorsque je jouais avec la petite Hanako. Un instant après, il se produit quelque chose de surprenant. Elle commence à me parler en langue des signes !

— Quel bonheur, Tarô ! Tu es venu me voir.

Ébahi, je ne sais que répondre. De plus, sa manière de bouger les mains est très gracieuse. Je suis sûr que Hanako ignore ce fait extraordinaire. Madame Sato continue :

— Aujourd'hui, ma fille porte une broche en forme d'escargot. C'est un cadeau de madame Tsuji.

Elle reste souriante. Je me dis : « C'est donc ma mère qui avait offert ce bijou à la petite Hanako ? » Madame Sato hoche la tête comme si elle lisait ma pensée. Je me rappelle le conseil de Hanako : ne pas réagir. Malgré cela, j'ose l'interroger :

— Comment connaissez-vous la langue des signes ?

— Tarô, je la pratiquais en cachette de ma famille en croyant que je te retrouverais un jour.

Mon cœur se serre. Elle pensait toujours à moi. J'aimerais bien la prendre dans mes bras. Je feins le calme :

— Madame, merci beaucoup d'accepter de me recevoir.

Elle me fixe d'un air étrange :

— Comment refuser ?

Déconcerté, je lui demande :

— Vous n'êtes pas fâchée de nos fiançailles ?

— Fiançailles ? Non, ce n'est pas possible.

Son visage s'assombrit rapidement. Je redeviens confus.

— Madame, Hanako et moi nous aimons. Pourquoi n'est-ce pas possible ?

Les yeux exorbités, elle me répond :

— Parce que vous êtes frère et sœur !

Je suis abasourdi : « Que raconte-t-elle ? ! » Elle ajoute :

— En fait, vous êtes demi-frère et demi-sœur. Tu es aussi mon enfant.

Mon sang se glace. Hanako et moi demi-frère et demi-sœur ? Et cette femme devant moi est ma mère ? Comment cela ?

Soudain, madame Sato répète joyeusement :

— Quel bonheur ! Enfin, tu es venu me voir.

Son corps frémit. Elle lève les yeux. Les larmes commencent à couler sur ses joues. Mon cœur bat à grands coups. Il s'agit d'une maladie mentale. Il faut que je garde mon sang-froid. Malgré moi, je déclare :

— Oui, maman. Tu as raison. Frère et sœur ne peuvent pas se marier.

Son regard brille. Elle s'écrie :

— Tu m'appelles maman !

J'essaie de sourire, mais mes lèvres sont paralysées. Elle poursuit :

— Tarô, je suis désolée. Je suis impardonnable. Je ne mérite pas d'être appelée maman. Je suis... je suis...

Elle s'interrompt. Ses mains tremblent.

— Tu es quoi, maman ?

— Je suis une criminelle.

— Tu es une criminelle ?

— Oui, oui...

Elle se tait de nouveau. Que va-t-elle me raconter maintenant ? Quel crime a-t-elle commis ? Je jette un œil vers la fenêtre. Il pleut à torrents. Je songe à *Bâchan* et à son incarcération. Tout d'un coup, madame Sato secoue la tête et pousse des sanglots. Ses longs cheveux tombent sur son visage. Je la laisse s'asseoir sur sa chaise et caresse doucement son dos.

— J'ai abandonné mon bébé, dit-elle.

Embrouillé, je réfléchis : « Parle-t-elle d'un avortement ? » Elle reprend :

— Je t'ai abandonné dans une gare, dans un casier d'une consigne.

— Mais je suis vivant, maman.

Elle me fixe, le regard très sérieux :

— C'est parce que madame Tsuji t'a sauvé.

Ma mère Mitsuko m'a sauvé ? De quoi elle parle ? Me raconte-t-elle la vérité ou une fabulation ? Toujours confus, je l'interroge :

— Dans quelle gare, maman ? Ici à Nagoya ?

— Non, à Maïbara.

Maïbara ? C'est une ville située entre Nagoya et Kyoto. Selon mon *koseki*, mon nom a été enregistré à Kanazawa, plus loin de Maïbara. Cela veut dire que ma mère, Mitsuko Tsuji, m'aurait emmené là pour m'élever ?

Notre conversation se poursuit.

— Maman, qui est mon père ?

— Un Espagnol. À Tokyo, il enseignait l'espagnol dans une école privée. Il était marié.

Mon père est Espagnol. C'est ce que ma mère Mitsuko me faisait croire. Est-ce une coïncidence ?

— Est-il toujours au Japon ?

— Je ne sais pas, Tarô. Il vit peut-être dans son pays.

— Quand tu t'es retrouvée enceinte, l'en as-tu informé ?

— Non. Il avait déjà quitté le Japon.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Son nom ? Je ne m'en souviens plus. J'ai couché avec lui une seule fois. C'était un accident.

Son regard devient distrait. Elle baisse les yeux. Je me répète le charmant nom de Felipe Santos. Elle se tourne vers moi :

— Je ne voulais pas garder mon bébé, mais je n'étais pas capable de me faire avorter non plus.

— Donc tu m'as abandonné ainsi.

— Oui. J'étais en délire. Paniquée, je suis retournée à la gare te chercher. Hélas ! Tu n'étais plus là.

— Cette femme qui m'a trouvé ne l'a pas déclaré à la police ?

— Non, elle t'a enregistré comme son propre enfant.

— Comment cela ?

— Je ne sais pas. Ça n'a pas d'importance, car elle t'a sauvé. Mais moi, je suis une criminelle.

Nous nous taisons. Je me revois jouant avec la petite Hanako au parc. Je demande à madame Sato :

— Maman, comment as-tu découvert mon existence ?

— Tout à fait par hasard. Mon mari m'avait envoyée à la librairie Kitô, et là je t'ai retrouvé.

Je jette un œil vers son aquarelle. Un escargot, une feuille verte, une tige fragile, deux fruits de physalis orange, comme des lanternes de papier. Je songe au nom Kitô, que portait la librairie de ma mère et que porte maintenant ma galerie. Ce nom est noté en *hiragana* sur l'enseigne. Selon *Bâchan*, il signifie « prière », mais je me rends compte qu'il signifie également « physalis » avec les *kanji* 鬼灯.

— Maman, c'est merveilleux. Tu dessines très bien les deux fruits. Moi aussi, j'aime beaucoup peindre cette plante, avec un escargot.

Son regard reste dans le vague, comme si elle était en train de perdre connaissance. Puis sa tête se balance étrangement. Je comprends qu'il ne sera plus possible de poursuivre notre conversation.

— Maman, veux-tu te reposer un peu ?

Inerte, elle murmure : « Oui... » Elle tente de se lever de sa chaise, mais chancelle. Je la tiens dans mes bras et l'emporte sur son lit. Elle est légère. Je l'allonge et remonte la couverture sur elle. Les yeux fermés, elle ne bouge plus. Son visage me paraît plus paisible maintenant.

Tous sont réunis dans la salle d'attente.

Les grands-parents de Hanako nous proposent de dormir chez eux ce soir. L'invitation nous touche. Mais nous la déclinons, car nous n'aimons pas laisser *Bâchan* seule, surtout la nuit. Ils nous suggèrent alors de dîner ensemble. Hanako leur recommande la cafétéria de l'hôpital où on offre des plats simples et sains. Ils sont d'accord : ici nous pourrions discuter librement de l'état de la malade.

Sur mon portable j'écris un message à *Bâchan* que madame Sato va mieux et que Hanako et moi rentrerons à la maison ce soir vers huit heures.

L'hôpital S. est très moderne. Nous nous installons à une table dans la salle propre et agréable. Hanako me traduit toutes les paroles de ses grands-parents. Elle me dit :

— Maman veut divorcer depuis des années, mais papa refuse absolument. Je ne le savais pas !

Je suis surpris : « Divorcer ? ! » Elle leur demande franchement :

— Papa est-il toujours coureur ?

C'est sa grand-mère qui lui répond :

— C'est un homme séduisant avec de belles paroles. Nous aussi avons été facilement convaincus pour le mariage de notre fille. Et voilà. Pauvre Kako.

Hanako leur déclare d'un ton de travailleuse sociale :

— Maintenant que maman est inapte, je vais m'occuper de faire accepter le divorce à papa.

Le grand-père me regarde, l'air très sympathique :

— Tarô, vous êtes le seul que notre fille a reçu si longuement dans sa chambre. Le médecin et l'infirmière aussi ont été impressionnés.

Sa femme me demande :

— Kako ne connaît pas votre langue. Comment l'avez-vous comprise ?

Je mens :

— Par le mouvement des lèvres.

— Que vous a-t-elle raconté ?

Je réponds un peu hésitant :

— Madame Sato m'a présenté son aquarelle et m'a dit qu'elle adorait l'escargot et le physalis. Je trouve sa peinture magnifique.

— Quoi d'autre ?

— Le bijou que Hanako porte aujourd'hui était un cadeau de ma mère.

Hanako s'exclame :

— C'est vrai ? Maman ne m'avait jamais raconté cela !

Elle montre à ses grands-parents la broche épinglée sur sa poitrine. Une petite broche en forme d'escargot. La grand-mère murmure en l'examinant :

— C'est curieux...

Le grand-père m'interroge :

— C'est tout ce dont Kako vous a parlé ?

— Non, elle a évoqué notre première rencontre à la librairie de ma mère, notre sortie au parc, ainsi que notre visite au zoo Higashiyama.

— C'est quand même incroyable que vous ayez compris tout cela.

L'air ému, sa femme me sourit :

— Kako doit beaucoup vous aimer.

Nous avons terminé notre dîner et sortons de l'hôpital.

La pluie a cessé et la lumière du soleil pointe entre des nuages blancs. Nous montons dans la voiture. Les grands-parents nous conduisent maintenant à la gare de Kyoto où nous prendrons le *shinkansen* pour Nagoya.

La voiture descend lentement la pente vers le centre-ville de Kyoto. Pendant le trajet, alors que le vieux couple bavarde, Hanako et moi restons silencieux. Hanako doit penser à sa mère, à son divorce d'avec son père, qui ne sait rien de ce qui se passe ici.

Je songe à madame Sato qui s'est merveilleusement exprimée en langue des signes, qu'elle avait pratiquée en cachette de sa famille. Elle est mentalement malade, mais je crois tout ce qu'elle m'a raconté.

Je revois les visages des deux jeunes femmes : Kako et Mitsuko.

Kako avait honte de garder hors mariage un bébé, de plus métis et sourd-muet, et l'a abandonné dans une consigne automatique. Mitsuko a trouvé ce bébé et l'a déclaré comme son propre enfant. Elle l'a élevé

seule. Kako s'est mariée avec un diplomate et est devenue madame Sato. La femme d'un ambassadeur du Japon est maintenant dans un hôpital psychiatrique.

Madame Sato m'a clairement dit : « Vous êtes demi-frère et demi-sœur. » Il est donc hors de question pour elle d'accepter notre mariage.

Par la fenêtre, on voit le magnifique paysage qui passe. Les arbres sont encore mouillés de pluie. Le poème de ma mère me revient à l'esprit :

« *Maïmai, maïmai*,
Où vas-tu si lourdement ?
Que portes-tu dans ta maison si grande ?
Un chagrin ou un fardeau, ou bien les deux ?
Ah, tu ne peux qu'avancer, comme la vie !
Bon courage, *maïmai* ! Adieu ! »

J'avais toujours cru que maman avait composé ce poème pour m'encourager à vivre malgré mon handicap. Et, après sa mort, quand j'ai appris qu'elle avait connu la pauvreté dans son enfance et les difficultés qu'elle avait eues à m'élever, j'ai pensé que ce poème était pour s'encourager elle-même. Lorsque *Bâchan* m'a parlé de son passé en prison, j'ai supposé qu'il était également pour elle. J'avais tort dans tous les cas. C'était en réalité pour Kako Sato, ma mère biologique, qui devait vivre avec son fardeau.

Hanako me touche le bras :

— Tarô, regarde là-bas !

Elle pointe le doigt vers le pare-brise. Un arc-en-ciel brille au-dessus du centre-ville. Rouge, orange, jaune, vert, bleu... Elle est excitée :

— C'est beau ! Ces couleurs me rappellent toujours les fleurs d'hortensia.

Les grands-parents l'ont aussi remarqué. La voiture ralentit. Je saisis la main de Hanako. En silence, nous contemplons ce merveilleux spectacle de la nature.

Glossaire

Bâchan (Obâsan) : grand-mère.

Gaijin (Gaikokujin) : étranger.

Hakujin : Blanc. Personne d'origine européenne.

Half : métis.

Hiragana : écriture syllabique japonaise.

Hiyashi-chûka : plat japonais de nouilles froides recouvertes de différentes garnitures fraîches.

Kanji : idéogrammes chinois.

Kôden : argent donné en offrande à la famille d'un défunt.

Koseki : état civil établissant le domicile légal de la famille dont tous les membres portent le même nom.

Love-hotel : hôtel où on peut réserver une chambre à l'heure ou à la nuitée pour des relations intimes.

Maïmaï ou *katatsumuri* : escargot.

Miaï : rencontre arrangée en vue d'un mariage.

Nattô : haricots de soja fermentés.

Obi : ceinture de kimono.

Onêchan (Onêsan) : sœur aînée.

Onîchan (Onîsan) : frère aîné.

Oshiire : placard à literie et à vêtements encastré dans le mur.

Sensei : terme de politesse utilisé pour une personne qu'on respecte comme un maître, un savant.

Shinkansen : TGV japonais.

Takoyaki : boulette de pâte contenant des morceaux de pieuvre.

Yukata : kimono léger en coton pour l'été.

^{1} Les mots en italique sont regroupés dans un glossaire en fin d'ouvrage.